

10

# L'HOMME DU PEUPLE.

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

16 PAR

MM. DUMERSAN ET GABRIEL,

MUSIQUE DE M. ALEX. PICCINI, BALLET DE M. ANATOLE,  
DÉCORATIONS DE M. LEFÈVRE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉÂTRE  
DE LA PORTE SAINT-MARTIN LE 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1829.

N'y a-t-il pas du peuple dans toutes  
les classes de la société?

~~~~~  
PRIX : 2 FRANCS.  
~~~~~

**A PARIS,**

CHEZ J. N. BARBA, ÉDITEUR, COUR DES FONTAINES, N° 7,  
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
PALAIS ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

1829.

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

ETIENNE, <i>compagnon charpentier, caractère franc et loyal; il a des qualités de l'âme que son éducation populaire recouvre d'un vernis grossier. Son costume est une veste ronde et un pantalon de velours de coton, gilet blanc, chapeau gris, le compas sortant de la poche du pantalon. Il a 22 ans.</i> .....	<i>M. Gobert.</i>
LA COMTESSE DE VERNANGE, <i>femme de 36 à 40 ans, mise avec une élégante simplicité; caractère bienveillant, avec une nuance de fierté.</i> .....	<i>Mad. Simon.</i>
LA MÈRE LAMBERT, <i>bonne femme, toute simple, très-sensible; son costume est celui de la classe des artisans.</i> .....	<i>Mad. St.-Amand.</i>
DENISE, <i>sa nièce; sa mise est un peu recherchée.</i> .....	<i>Mlle, Mélanie.</i>
M. BLONDEAU, <i>homme d'affaires. La malice et la gaité sont le fond de son caractère.</i> .....	<i>M. Moessard.</i>
ROSSIGNOL, <i>compagnon serrurier. C'est l'homme du peuple avec son naturel goguenard, querelleur, mais sans méchanceté.</i> ...	<i>M. Serres.</i>
FIRMIN, <i>marchand de cachemires.</i> .....	<i>M. Monval.</i>
M. DURAND, <i>maître charpentier.</i> .....	<i>M. Dugy.</i>
FRANÇOIS, <i>premier garçon de la guinguette.</i>	<i>M. Vissot.</i>
BLIVET, <i>ouvrier charpentier.</i> .....	<i>M. Herét.</i>
COURTAUD, <i>autre ouvrier.</i> .....	<i>M. Fonbonne.</i>
VICTOR, <i>premier laquais des Comtesse.</i> .....	<i>M. Granger.</i>
HENRI, <i>deuxième Laquais.</i> .....	<i>M. Lainé.</i>
JOSEPH, <i>troisième Laquais.</i> .....	<i>Personnages muets.</i>
Deux Garçons de cabaret.....	
Hommes et femmes du peuple. <i>Figurans ou personnages des ballets.</i>	
Ouvriers charpentiers.....	<i>Figurans et comparses.</i>
Musiciens.	

(*La scène est à Paris.*)

On peut jouer la pièce sans musique, mais, si l'on veut la jouer en mélodrame, on peut s'adresser, pour la musique, à M. Piccini, chef d'orchestre du théâtre de la *Porte Saint-Martin*, rue de Lancry, n. 10.

---

Imprimerie de CH. DEZAUCHE, Faub. Montmartre, N. 4.

# L'HOMME DU PEUPLE.

---

## ACTE PREMIER.

*Le Jardin d'une guinguette ; au fond, un orchestre et un endroit préparé pour la danse. Plusieurs sociétés d'ouvriers mangent et boivent dans des bosquets des deux côtés ; ils frappent sur les tables et sur les verres pour se faire servir. Les garçons vont et viennent en criant de tems en tems : VOILA... ON Y VA...*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

**M. BLONDEAU**, la canne à la main, entre et examine le local (1).

C'est fort drôle, c'est fort original... Je n'étais jamais venu à la guinguette, moi. C'est la première fois, et cela m'amuse assez. J'entends dire : c'est de mauvais ton ! Ces gens du peuple ont des plaisirs d'un genre trivial... Des giblottes de lapin, du vin frelaté, et des violons qui jouent d'un faux !.. Eh bien, les petites femmes sont gentilles sous leur costume populaire, et les hommes sont gais ! Ils sont ma foi plus gais ici qu'on ne l'était hier au bal chez le vicomte d'Erstel. Je voudrais bien savoir comment je reconnaitrai les gens que je cherche, et que j'ai tant d'intérêt à rencontrer ? Bah ! ça ne sera pas difficile. Ces gens-là ont le verbe haut, et j'entendrai crier : Lambert !... veux-tu danser ? Lambert, veux-tu boire ?.. — Demandons tout naturellement à dîner dans un de ces bosquets. (*Regardant de tous côtés.*) Comme ils mangent ! et comme ils boivent !...

(1) Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre ; le premier à la gauche du spectateur.

## SCÈNE II.

M. BLONDEAU, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur a demandé quelque chose ? Une bouteille à vingt ? . . .

BLONDEAU.

Non, je n'ai rien demandé ; mais c'est égal, donnez-moi à diner.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que désire Monsieur ?

BLONDEAU.

Donnez-moi la carte.

FRANÇOIS.

Il n'y a pas de carte ici, Monsieur. On commande son diner à la cuisine, et tous les échantidons sont sur le comptoir.

BLONDEAU.

Il est drôle, ce garçon. . . Eh bien, un poulet rôti : au moins, on n'a hête pas chat en poche : et puis une bouteille de votre meilleur vin.

FRANÇOIS.

A trente sous, un cachet vert et un bouquet ! c'est du nanan.

BLONDEAU.

Au fait, c'est peut-être celui que j'ai bu hier au Palais-Royal, à 4 francs ! — Donnez toujours, et n'oubliez pas le cachet.

FRANÇOIS.

Le cachet ! . . . On le mettrait plutôt que de l'oublier. (*Il va pour son ûr.*)

BLONDEAU.

Eh, dis donc. Reviens un peu ici, goguenard.

FRANÇOIS (*se retournant*).

Comment, goguenard ! je m'appelle François.

BLONDEAU.

Vous autres garçons de cabaret, vous êtes tous bavards, dis-moi un peu. . .

FRANÇOIS (*se rapprochant*).

De quoi, Monsieur?

BLONDEAU.

Vous connaissez les gens qui viennent chez vous?

FRANÇOIS.

Oui... , les pratiques, les gens du faubourg, qui viennent tous les dimanches manger le morceau de veau et pincer la contre-danse.

BLONDEAU.

N'avez-vous pas parmi eux une famille Lambert?

FRANÇOIS.

Des Lambert, attendez donc? Oh! j'en connais des Lambert. Il y a d'abord un grand maigre avec sa grosse femme; qui est un poëlier au haut de l'estrapade. — Après ça nous avons un autre Lambert qui ne boit que du vin en broc, à six sous le litre, et qui apporte son fromage; c'est un porteur d'eau, avec ses trois garçons; du boulevard de l'Hôpital.

BLONDEAU.

Ce n'est pas cela. Le mien est un charpentier.

FRANÇOIS.

Que ne le disiez-vous tout de suite! Etienne Lambert, le charpentier, je ne connais que ça. Un brave garçon, qui a toujours un pantalon de velours. Il n'est que compagnon; mais je l'estime autant que s'il était établi.

BLONDEAU.

Il vient ici en famille? n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Toujours avec sa mère qu'est veuve, et sa cousine qui fait des reprises dans les schals; vous allez les voir, ils ne manquent jamais.

BLONDEAU.

J'en suis bien aise.

UN OUVRIER *criant dans un bosquet*.

Eh! François, et ma Giblotte!

UN AUTRE.

François! ma salade, et du vinaigre!

FRANÇOIS *criant.*

On y va. (à Blondeau). Vous me faites jaser, aussi!...

BLONDEAU.

Et mon poulet?

FRANÇOIS.

C'est de votre faute!

### SCÈNE III.

BLONDEAU, FRANÇOIS, ROSSIGNOL *légèrement en train.*

ROSSIGNOL *chantant dans la coulisse.*

Le roi des mers ne m'attrapera pas!

Ha hai! *Il rencontre François qui sortait; il prend sa casquette et la jette en l'air.*

FRANÇOIS.

Que c'est bête! Monsieur Rossignol! Il n'en fait pas d'autres. ( *Il ramasse sa casquette et s'enfuit.* )

ROSSIGNOL *riant.*

Prends donc garde, tu vas t'enrhumer! Ah! ah!

BLONDEAU.

Pourquoi insultez-vous ce jeune homme?

ROSSIGNOL.

C'est pas un jeune homme! c'est le garçon marchand de vin... ( *Examinant M. Blondeau.* ) Qu'est-ce qu'il a donc, le bourgeois? Est-ce qu'on ne peut pas rire, ici?

BLONDEAU.

Au contraire, j'aime qu'on rie.

ROSSIGNOL.

A la bonne heure. Rions donc. Tiens! mais... à propos, je vous ai vu quelque part, vous.

BLONDEAU.

C'est possible.

ROSSIGNOL.

Où donc que je vous ai vu?

BLONDEAU.

Je n'en sais rien.

ROSSIGNOL.

C'est dans une maison... ou bien autre part.

BLONDEAU.

Il n'y a pas de doute.

ROSSIGNOL.

N'êtes-vous pas un entrepreneur ?

BLONDEAU.

Qu'est-ce que ça vous fait ?

ROSSIGNOL.

Dites moi donc, vous faites bien le renchéri ; vous ne me ressemblez guère ! Ecoutez donc, je suis serrurier ; moi : je pose les sonnettes, et j'en ai dans mon gousset ; et quand il n'y en a plus, il y en a encore. Si l'on vient le Dimanche à la Guinguette, c'est pour rire et s'amuser ; et quand on s'a échauffé toute la semaine à l'enclume, on peut bien, le Dimanche, se rafraîchir sans faire de tort à personne ; et je me rafraîchis, mon ancien.

BLONDEAU.

Tant mieux pour vous. (*Il lui tourne le dos.*)

ROSSIGNOL *le retenant.*

Du tout, du tout, on ne se quitte pas comme ça. Nous allons boire un coup ensemble. C'est moi qui invite.

BLONDEAU.

Merci, mon diner est commandé.

ROSSIGNOL.

Qu'est-ce que ça fait ? on boit en attendant. Moi, qui vous parle, pour se mettre en appétit, j'ai pris un petit verre de doux au bas du faubourg, et du dur à la barrière.

BLONDEAU.

Il paraît que vous allez *crescendo*.

ROSSIGNOL.

Ah ! voilà ce que je n'aime pas. Je ne vous ai pas dit de sottises, moi, et vous m'appellez *Crésando* !

BLONDEAU.

Allons, décidément, laissez-moi tranquille.

ROSSIGNOL, *le retenant.*

Non, il faut que vous acceptiez quelque chose. Je n'aime pas à boire seul, et j'attends ma société. (*Il appelle Garçon!*...)

BLONDEAU.

Mon cher ami, nous allons nous fâcher.

ROSSIGNOL.

Qu'est-ce que vous avez donc ? Ce n'est pas moi qui vous ai parlé le premier. D'ailleurs, quand on vient ici, il ne faut pas être fier. On est tous des hommes... François, un litre et deux verres.

BLONDEAU

Allez au diable.

ROSSIGNOL.

Parce qu'il a un jonc avec une pomme d'or! . . j'en ai un, moi, un jonc qui me sert à battre mes habits le Dimanche; vous voyez qu'on est propre et qu'on peut s'approcher d'un entrepreneur.

BLONDEAU.

D'abord, mon ami, vous vous trompez, je ne suis pas entrepreneur.

ROSSIGNOL.

Non? Vous en avez pourtant l'air : c'est égal, vous avez tort de mépriser un homme! et j'en vaud un autre, et je vous le prouverai à table ou autrement. (*Geste significatif.*)

BLONDEAU.

Vous?

ROSSIGNOL.

Oui, moi.

## SCÈNE IV.

BLONDEAU, ETIENNE, ROSSIGNOL.

ÉTIENNE, voyant Rossignol s'échauffer, se met entre lui et Blondeau.

Eh bien ! eh bien ! Rossignol, qu'est-ce que tu as donc ? est-ce qu'on t'insulte ? (*à Blondeau*) voyons, vous, qu'est-ce que vous demandez ?

BLONDEAU.

Allons, en voilà deux, à présent! . . . c'est drôle !

ROSSIGNOL.

Ne te fais pas de mal, Etienne, te voilà tout de suite!... C'est rien ! c'est un entrepreneur qui m'a parlé et qui ne

veut pas me tenir compagnie : mais puisque tu arrives, je n'ai plus besoin de lui... Bonsoir.

BLONDEAU, *riant*.

C'est heureux.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANÇOIS, *servant dans le bosquet à gauche.*

FRANÇOIS, *criant*.

Voilà le poulet et le cachet vert.

BLONDEAU, *à part*.

Je crois que j'y ferai honneur... et puis, je ne suis pas fâché de quitter ces deux gaillards là... ( *Il va se mettre à table hors de la vue du public.* )

ÉTIENNE.

Il paraît que je suis venu à propos?

ROSSIGNOL.

Tu seras donc toujours mauvaise tête! Je sais bien que tu n'es pas méchant ; c'est égal, d'un rien tu en fais une dispute.

ÉTIENNE.

C'est bon ; je suis comme ça, vif, quand on attaque les amis. Ah ça, toi, tu as l'air un peu en train...

ROSSIGNOL.

Oui, j'ai commencé ma journée de bonne heure ; ces diables de Dimanches sont si courts.

ÉTIENNE.

Ecoute, Rossignol, je t'aime bien, tu es un bon garçon, nous sommes amis ensemble, ouvriers tous deux, voisins et bons travailleurs, nous pouvons nous estimer ; mais tu as un défaut capital, tu donnes dans la boisson et tu as tort, si je te dis ça, c'est que je ne veux pas qu'il t'arrive ce que tu as reçu dimanche dernier.

ROSSIGNOL.

Tu es encore bon enfant, c'est ta faute! tu as tapé et c'est moi qu'on a abimé. D'ailleurs, j'ai mon défaut, chacun à le sien, tu n'es pas parfait non plus ; d'abord tu es plus vif que moi, et tu n'es pas plus économe. Je bois mon argent, tu joues le tien. Les bureaux de loterie te connaissent.

ÉTIENNE.

Ils m'ont plus vu qu'ils ne me verront. On se corrige tous les jours par l'expérience. — Qu'est-ce qui nous manque à nous autres? l'éducation. Mais c'est égal, dans toutes les classes, on peut s'élever quand on a des principes et des sentimens.

ROSSIGNOL.

Moi, j'ai bien les sentimens, mais je n'ai pas les principes. Et si je savais lire et écrire seulement comme toi...

ÉTIENNE.

D'ailleurs, je vais me marier, j'espère bientôt m'établir, ça donne de la raison.

ROSSIGNOL.

Ah! c'est donc décidé? nous allons aller à la noce?

ÉTIENNE.

Est-elle jolie, ma cousine Denise! mais ce n'est pas tout: c'est honnête, rangé, ça travaille! Elle a un joli talent dans les reprises, et il faut voir comme elle raccommode les cachemires.

ROSSIGNOL.

Et d'autant plus estimable qu'elle les raccommode, et qu'elle n'en porte pas!... C'est ça le mérite!

ÉTIENNE.

Ce mariage là fera le bonheur de ma mère. Elle a élevé Denise comme sa fille; elle a eu autant de soin d'elle que de moi.

ROSSIGNOL.

Cette bonne mère Lambert! si l'on m'avait donné une mère comme ça!... ce n'est pas pour dire du mal de la mienne, je ne l'ai jamais connue.

ÉTIENNE.

Excellente femme! elle me disait encore hier: j'ai perdu ton père trop tôt pour toi, tu étais trop jeune pour tenir son atelier, les malheurs sont arrivés, j'ai tout vendu, mais je vous ai élevés, vous voilà en état de marcher par vous mêmes, et vous me soutiendrez dans ma vieillesse; elle ne s'est pas trompée. Jamais nous ne la quitterons.

ROSSIGNOL.

Tu n'as pas besoin de le dire : on sait que tu es bon fils. Ah ça, vont-elles venir ? car nous dînons tous les quatre. Tu m'as invité.

ÉTIENNE.

Oui, oui. Je suis parti devant parce que j'avais quelques courses à faire pour des emplettes, et puis il faut bien leur laisser le tems de faire un bout de toilette. Malgré cela, elles tardent bien.

ROSSIGNOL.

Oh ! Dieu ! je crois bien, la toilette, c'est l'article des femmes ! Ah ça, tu vas te constituer en frais, les cadeaux de nocés !

ÉTIENNE.

Nous ferons les choses simplement ; comme je te le disais, je n'ai pas toujours été économe, et malheureusement, je n'ai pas d'avances devant moi. Tu m'as fait le reproche que je mettais à la loterie ; eh bien, oui ; mais c'était à bonne intention. Je voulais enrichir ma mère et ma chère petite Denise. Tiens, si j'avais pu acheter ce chantier de bois débité qui est à vendre auprès de chez nous...

ROSSIGNOL.

Le quel de chantier ?

ÉTIENNE.

Celui de M. Durand, le bourgeois chez qui je suis compagnon. C'est un brave homme, mais il a fait de mauvaises affaires dans les spéculations ; on commence à murmurer dans nos ateliers, et je crains bien... Ah ! si j'avais un chantier comme ça, je le ferais joliment valoir. Ça serait toute mon ambition. Eh bien, cette diable de loterie me semblait le moyen le plus prompt d'avoir de l'argent, et elle m'a mangé tout ce que j'aurais pu amasser.

ROSSIGNOL.

Je l'ai en horreur, moi ! c'te loterie. L'autre jour, la mère Godard voulait m'y faire mettre 30 sous. Elle me donnait des numéros qu'elle avait combinés sur un condamné... J'y ai dit : laissez donc ! 30 sous, c'est la valeur de trois litres à 10.

ÉTIENNE.

Ah ! voilà enfin ma mère et Denise.

## SCÈNE VI.

ROSSIGNOL, LA MÈRE LAMBERT, ÉTIENNE,  
DENISE.

LA MÈRE LAMBERT.

Nous voilà. Bonjour, mon fils, bonjour, Monsieur Rossignol... Ah! mon Dieu! je suis toute émue. Si tu savais, Étienne!

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que c'est donc, ma mère? Et Denise à l'air troublé aussi.

ROSSIGNOL.

Est-ce que l'on vous aurait insultées en route? Dites-moi, où est le malin qui s'est permis de vous manquer?

LA MÈRE LAMBERT.

Non, ce n'est pas cela. Ce sont des affaires de famille que je ne peux conter qu'à mon fils.

ROSSIGNOL.

Si je suis de trop, dites un mot, je vais aller commander le dindon rôti, la salade de romaine, et je reviens dans un quart d'heure.

ÉTIENNE.

Va Rossignol, tu m'obligeras. *(Rossignol sort.)*

## SCÈNE VII.

LA MÈRE LAMBERT, ÉTIENNE, DENISE.

ÉTIENNE.

Eh bien, maman, qu'est ce qu'il y a donc? vous m'inquiétez. Denise a l'air triste. Expliquez-vous vite. Denise, est-ce que ce serait l'approche de notre mariage qui te ferait de la peine?

DENISE.

Peux-tu le croire, Étienne? au contraire! je t'aime de tout mon cœur. Ma bonne tante connaît mes sentimens pour toi... mais...

ÉTIENNE.

Mais?... eh bien?...

DENISE.

Parlez donc , ma tante.

LA MÈRE LAMBERT.

Etienne, tu es bon fils, bon ami, tu es rangé, sobre, laborieux ; mais j'ai peur de te mettre en ménage. Ecoute. On est venu ce matin me faire des rapports sur ton compte..

ÉTIENNE.

Des rapports !

LA MÈRE LAMBERT.

Je n'ai pas voulu les croire, parce qu'ils viennent d'un homme intéressé à te nuire.

ÉTIENNE.

Qui est-ce qui peut me vouloir du mal ?

LA MÈRE LAMBERT.

Je ne veux rien te cacher. Denise elle-même m'a autorisée à l'apprendre tout. Le fils de sa maîtresse est amoureux d'elle ; il s'est déclaré il y a quelque tems. Denise lui a fait entendre qu'elle ne pouvait pas l'écouter, qu'elle avait des engagements ; il a persisté. Enfin, elle lui a appris, pour lui ôter tout espoir, que son mariage était décidé, et qu'elle allait l'épouser. Alors, il lui a dit : « Vous voulez » donc être la plus malheureuse des femmes ? Etienne a » un vice qui l'empêchera de jamais prospérer... »

ÉTIENNE.

Un vice !

LA MÈRE LAMBERT.

Tu perds ton argent, tu mets à la loterie... Aurait-il dit la vérité ?

ÉTIENNE ( avec force ).

Qu'il l'ait dit, ou qu'il ait menti, c'est un lâche... Un homme qui vient en dénoncer un autre pour prendre sa place, pour lui ôter l'amitié, l'estime de sa mère et de sa femme ! Il me le paiera ! C'est un Monsieur qui croit séduire les femmes par ses belles manières. Si Denise veut me le préférer, elle en est la maîtresse.

DENISE.

Que dis-tu, Etienne ? tu ne le penses pas ?

LA MÈRE LAMBERT.

Mais mon fils, tu ne me réponds pas. Voyons, ouvre

ton cœur à ta bonne mère. As-tu quelque chose à te reprocher ?

ÉTIENNE (*avec abandon*).

Eh bien, oui, j'ai à me reprocher quelque chose... que j'ai là sur le cœur... mais je n'ai jamais fait une mauvaise action ni une bassesse. Si j'ai dissipé mon argent sans réflexion, il me reste deux bras, du courage, de la bonne volonté. J'aime ma mère plus que moi-même; j'aimerai ma femme comme elle le mérite. Il n'y a pas d'homme qui n'ait eu sa faiblesse. Je me suis corrigé de la mienne. Denise, sois sûre que tu épouseras un honnête homme. Voyons, prononce. Nous nous aimons depuis l'enfance, nous sommes tous les deux du même rang; as-tu de l'ambition? épouse un homme riche, un homme du monde! si c'est pour ton bonheur, je me résignerai... Au fait, je ne suis qu'un homme du peuple.

DENISE.

Etienne, tu me fais bien de la peine. Je l'ai refusé. Je refuserai tout le monde. Je ne serai jamais qu'à toi.

ÉTIENNE.

Je sais que dans votre état, on a des manières distinguées : vous êtes des demoiselles! Peut-être que vous rougiriez d'être la femme d'un charpentier.

DENISE.

Mais non, Etienne, mon père n'était pas autre chose. Je ne voulais pas d'abord que ma tante te parlât de tout cela ; elle a exigé que j'y consentisse.

LA MÈRE LAMBERT.

Oui, parce que je voulais que mon fils s'expliquât franchement, et que Denise n'eût pas à dire qu'on l'avait trompée.

DENISE.

Oublie tout, Etienne; demain, si tu veux, je serai ta femme.

ÉTIENNE.

C'est dit, Denise : et je suis engagé d'honneur à te rendre heureuse ; mais le petit Monsieur ne risque rien ! son affaire est bonne, et si j'ai perdu à la loterie, je sais d'avance ce qu'il y aura gagné, lui !

DENISE.

Je te demande grâce.

ÉTIENNE.

Non, je le connais, c'est un avantageux ! Il est bien heureux que sa mère fasse un bon commerce, et lui amasse une fortune ; mais il la mangera.

## SCÈNE VIII.

ROSSIGNOL, M<sup>me</sup> LAMBERT, ÉTIENNE,  
DENISE, FRANÇOIS.

ROSSIGNOL (*apportant une grosse volaille sur un plat*).

L'assemblée de famille est-elle finie ?.. J'apporte les comestibles, moi.

ÉTIENNE (*montrant un bosquet à droite*).

Pose ça là.

ROSSIGNOL.

Les garçons n'en finissent pas. Ils sont dans leur coup de feu. Voilà le 13<sup>e</sup> dindon depuis ce matin. J'ai dit, moi, celui qui se sert lui-même, a toujours son domestique sous la main. Allons, à table. L'appétit est arrivé.

FRANÇOIS (*apportant le vin*).

Et voilà pour la soif.

(*Il est suivi d'un garçon qui apporte les assiettes, les verres, le pain, etc.*)

ÉTIENNE.

Venez, ma mère ; viens, Denise, ne parlons plus de rien.

ROSSIGNOL.

Je ne suis pas curieux : dites-moi seulement si la noce aura lieu ?

DENISE.

Oui, M. Rossignol.

ROSSIGNOL.

A la bonne heure. Vous savez que je suis le premier garçon. A moi la jarretière de la mariée. (*Ils vont se mettre à table.*)

## SCÈNE IX.

M. BLONDEAU, FRANÇOIS.

M. BLONDEAU (*sortant de son bosquet*).

Le poulet était bon, et le vin pas mauvais.

FRANÇOIS.

N'est-ce pas, Monsieur ?

BLONDEAU.

Ah ! vous voilà, vous. Eh bien, vos Lambert sont-ils arrivés ?

FRANÇOIS.

Il y a long-temps. Tenez, ils dînent là, dans ce bosquet vis-à-vis.

BLONDEAU.

Ah ! ah ! (*Il regarde*). Eh parbleu, ce sont les deux hommes qui m'ont parlé.

FRANÇOIS.

La veste de velours, c'est Étienne Lambert... L'autre, en gilet rayé, c'est Rossignol, un farceur qui est bien drôle. Faut-il leur dire que vous les demandez ?

BLONDEAU.

Non. J'attendrai, je m'amuserai à voir danser.... Donnez-vous du café, ici ?

FRANÇOIS.

Nous en vendons.

BLONDEAU.

Eh bien, apportez-moi une demi-tasse et un petit verre, là, sur cette table.

FRANÇOIS.

A la minute. C'est qu'il faut que je sois partout. Nous avons au rez-de-chaussée des compagnons du devoir qui donnent un dîner d'adieux à un camarade. Et puis une noce dans notre grand salon. C'est M. Brisé, le maître de danse de la rue du Cœur-Volant, qui épouse une de ses élèves. Il va venir danser ici avec toute sa classe. Vous allez les voir ; c'est une fête pour notre guinguette.

BLONDEAU.

Allons-donc, mon café, bavard. (*François sort.*)

## SCÈNE X.

M. BLONDEAU.

BLONDEAU.

J'ai réfléchi, en dînant, à la manière dont je dois remplir la mission délicate dont m'a chargé madame la comtesse de Vernange, et je pense qu'il ne faut rien brusquer. Il faut mettre dans ma démarche de la finesse, de la... diplomatie ! C'est un métier nouveau pour moi ; mais cela peut me faire honneur. N'apprenons donc rien à ces bonnes gens, de l'étonnant mystère qui peut en un moment changer leur destinée. Mais mon café n'arrive pas...

## SCÈNE XI.

BLONDEAU, ROSSIGNOL (*traversant le théâtre*).

ROSSIGNOL (*à la cantonnade*).

Non, non. Laisse-moi faire. Le chef me servira en ami. (*A Blondeau.*) Ah ! vous voilà encore ici, monsieur l'entrepreneur ? Bon appétit. (*Il sort.*)

BLONDEAU.

Parbleu, voilà un drôle de corps ; il veut absolument que je sois entrepreneur.

## SCÈNE XII.

BLONDEAU, FRANÇOIS, ensuite ROSSIGNOL.

FRANÇOIS (*apportant le café*).

Voilà le café, il est chaud et bien clair !... Voyez.

(*Il verse.*)

BLONDEAU (*riant*).

Il l'est furieusement ! c'est comme de l'eau filtrée.

FRANÇOIS.

Ah dame ! Nous le faisons sans ébullition, à la mécanique.

ROSSIGNOL (*revenant avec un saladier*).

Il n'y a plus de matelotte, voilà des cerises.

FRANÇOIS.

Dites donc, monsieur Kossignol, v'là les musiciens qui viennent. Danserez-vous, aujourd'hui?

ROSSIGNOL.

Est-ce que j'en manque une, donc!

FRANÇOIS (*riant*.)

Non, mais dimanche dernier, c'est les gendarmes qui vous ont servi d'orchestre.

ROSSIGNOL.

Parce que j'avais bu ton mauvais vin blanc; mais sois tranquille, je suis aujourd'hui dans une société respectable. Le sexe me retient. Moi, galant envers le sexe!...

FRANÇOIS (*criant*).

Prenez vos cachets, Messieurs, pour la contre-danse. Prenez vos cachets.

ROSSIGNOL.

Viens ici, toi, et donne-moi un abonnement... Une douzaine à 4 sous, n'est-ce pas? Je ne veux pas en manquer une.

*Les musiciens montent à l'orchestre.*

#### BALLET POPULAIRE.

*On voit figurer dans ce ballet les compagnons du devoir avec leurs cannes et leurs chapeaux garnis de rubans. Une noce bourgeoise. Un pas d'un cocher et d'une alsacienne marchande de balais (1).*

ROSSIGNOL (*à Etienne*).

Est-ce que tu ne viens pas danser aussi, en attendant que la friture soit faite?

FRANÇOIS.

Vous avez le temps, le poisson n'est pas encore pêché.

ÉTIENNE (*à la cantonnade*).

C'est bon, maman, restez à table, nous reviendrons nous rafraîchir avec vous. (*A Rossignol.*) Nous voilà. Je veux danser avec Denise.

ROSSIGNOL.

Et je veux être votre vis-à-vis. J'ai remarqué une pe-

(1) Dans les villes où l'on jouera la pièce sans ballets, Rossignol continuera sa phrase sans interruption. On peut, au reste, exécuter simplement une contredanse où figureront des gens du peuple dans des costumes comiques.

tite blonde ; la vois-tu , là , près de sa maman , elle doit bien danser , si elle a les pieds aussi vifs que les yeux. (*Il va à elle.*) Mademoiselle , me feriez-vous l'honneur de danser la précédente avec moi ?

LA JEUNE FILLE.

Volontiers , Monsieur. — Maman , gardez-moi mon schall.

(*La contre-danse commence dans le fond du théâtre ; les danseurs sont entourés de tous les personnages des chœurs , afin que leurs mouvemens ne puissent point distraire les spectateurs , de la scène qui va se passer sur le devant. Les musiciens doivent exécuter les contre-danses très-doucement , et avec des sourdines. Dans les troupes où il y a peu de figurans , les acteurs sortiront et seront censés danser hors du théâtre.*)

FRANÇOIS.

La chaîne des dames.

## SCÈNE XIII.

BLONDEAU , LA MÈRE LAMBERT.

BLONDEAU , (*à part.*)

La mère est seule... bonne occasion pour sonder le terrain.

LA MÈRE LAMBERT , (*sortant du bosquet.*)

Ils sont raccommodés , tout va bien. Ils dansent ensemble , ça achèvera la réconciliation. Je vais donc marier , établir mon Étienne.

BLONDEAU , (*saluant.*)

C'est à madame Lambert que j'ai l'honneur de parler ?

LA MÈRE LAMBERT , (*faisant la révérence.*)

Oui , Monsieur , qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

BLONDEAU.

Je désirerais causer avec vous un moment. C'est pour quelque chose qui est pour vous du plus grand intérêt.

LA MÈRE LAMBERT (*surprise.*)

Ah mon dieu ! mais , Monsieur , qui êtes-vous ? d'où me connaissez-vous ? Il me semble que je n'ai jamais eu le plaisir de vous voir.

BLONDEAU.

C'est vrai. Je me nomme Blondeau , je suis homme

d'affaires ; j'ai passé chez vous ce matin pour des renseignements très-importans. On m'a dit, dans votre maison, que tous les Dimanches vous veniez à cette guinguette ; et comme j'aime à faire les choses d'une manière prompte et expéditive, je me suis dit : Pourquoi perdre un jour ? allons à la guinguette, voyons madame Lambert, et terminons notre affaire tout de suite.

LA MÈRE LAMBERT.

Hélas ! monsieur, quelle affaire puis-je avoir avec vous ? serait-ce quelque dette de feu mon pauvre homme ? je ne suis pas riche : mais je ferai tout ce qui dépendra de moi pour m'acquitter.

BLONDEAU.

Il ne s'agit pas de cela. Je sais que vous êtes une brave et digne femme, que non-seulement vous avez de la probité ; mais de la générosité ; que vous avez fait des choses...

LA MÈRE LAMBERT.

Bien naturelles ! quand on trouve plus malheureux que soi....

BLONDEAU ( *appuyant.* )

Je sais tout, vous dis-je, et j'admire votre conduite généreuse. On trouve dans votre classe des traits de grandeur d'âme... Pardon de mon enthousiasme : je suis comme ça ! extrême en tout. Oui, madame Lambert, si votre conduite était connue, vous mériteriez d'obtenir ce prix fondé par une âme noble et généreuse, qui récompense la vertu chez le peuple.

LA MÈRE LAMBERT.

Fi ! monsieur ; si on faisait le bien pour s'en faire payer, il n'y aurait plus de mérite.

BLONDEAU.

Eh bien, madame, il faut donc vous le dire, je suis instruit de tout ce qui regarde Etienne, et de ce que vous avez fait pour lui.

LA MÈRE LAMBERT ( *regardant avec inquiétude.* )

Comment, Monsieur ! Vous savez... ( *à part.* ) Eh mon dieu ! où veut-il en venir ?

BLONDEAU.

Vous l'aimez beaucoup. Il paraît qu'il vous rend heureuse ; c'est un bon sujet ?

LA MÈRE LAMBERT (*avec enthousiasme*).

Oh! oui, monsieur! un bon naturel, car je n'ai pas pu lui donner d'autre éducation que celle de notre état. Feu mon mari lui a appris son métier; il a été aux écoles gratuites de dessin, et il a deux fois remporté des prix. Je me suis privée de bien des choses pour lui faire apprendre à lire, écrire et calculer. Il avait de la facilité pour tout; mais ce que j'estime le plus en lui, c'est son excellent cœur, son amitié pour moi. Oh! je suis bien payée des soins que je lui ai donnés!

BLONDEAU.

Tout ce que vous me dites me fait le plus grand plaisir.

LA MÈRE LAMBERT (*réfléchissant*).

Mais, monsieur, puis-je savoir d'où vient l'intérêt que vous portez à Étienne?

BLONDEAU (*affectueusement*).

Encore une question. Paraît-il heureux, satisfait de sa position sociale?

LA MÈRE LAMBERT.

Oui, Monsieur, il a souvent désiré me voir plus riche; mais alors il travaillait davantage, car il aime son état, et c'est un ouvrier très-habile! Enfin, toute son ambition, jusqu'à présent, c'est de s'établir; mais il faut bien de l'argent pour réaliser son projet... en attendant, il va se marier.

BLONDEAU (*surpris*).

Il va se marier!

LA MÈRE LAMBERT.

Oui, monsieur, avec ma nièce.

BLONDEAU (*sévèrement*).

Y songez-vous, madame Lambert, vous allez le marier!... et il se croit toujours votre fils?

LA MÈRE LAMBERT.

Il l'est bien, monsieur, par l'amitié que je lui porte : je l'ai nourri, élevé... je n'ai pas encore pu me décider à lui apprendre qu'il ne l'était pas!

BLONDEAU.

Il le faudra, cependant.

LA MÈRE LAMBERT.

Ciel ! monsieur, vous m'effrayez.

BLONDEAU.

Calmez-vous, ayez du sang-froid.

LA MÈRE LAMBERT (*s'animant*).

Du sang-froid ! est-ce que vous viendriez m'enlever mon Etienne, mon fils !

BLONDEAU.

Vous ne pouvez lui laisser former un lien qui va l'enchaîner pour la vie, sans lui faire savoir qui il est.

LA MÈRE LAMBERT (*s'échauffant par degrés*).

Mais, monsieur, puisque vous êtes si bien instruit de tout ce qui le regarde, vous savez que c'est un pauvre enfant qui m'a été remis par une femme peu fortunée ; que, trois ans après, elle l'a abandonné tout-à-fait ; que je n'en ai plus eu de nouvelles ; qu'alors, ayant perdu mon propre fils, j'ai adopté mon Etienne, j'ai reporté sur lui toute ma tendresse !... Laquelle est la véritable mère de celle qui abandonne un enfant, ou de celle qui le nourrit ?

BLONDEAU.

Vous devez penser qu'il a fallu des raisons bien impérieuses pour que cette mère se séparât de son fils.

LA MÈRE LAMBERT (*tremblante*).

Oh ! mon Dieu ! est-ce que vous la connaissez ?

BLONDEAU.

Oui, Madame, et c'est elle qui m'envoie !

LA MÈRE LAMBERT (*fléchissant*).

— Ah ! j'en mourrai !

BLONDEAU (*l'aidant à s'asseoir*).

Madame ! Elle se trouve mal !... Holà, quelqu'un !...

LA MÈRE LAMBERT (*le retenant*).

Non, non... n'appellez pas... si Etienne me voyait ainsi, il aurait trop d'inquiétude.

BLONDEAU (*voivement*).

D'ailleurs il est utile qu'il ignore encore ce secret.

LA MÈRE LAMBERT.

Oui, Monsieur, oui ; laissez-moi le temps de le préparer...

BLONDEAU.

Tâchez de vous remettre, la danse va finir...

LA MÈRE LAMBERT (*essuyant ses yeux*).

Je tâcherai d'avoir de la force; mais vous me promettez aussi d'attendre...

BLONDEAU.

Oui, oui, j'irai vous voir chez vous. Je vous apprendrai les intentions de madame la Comtesse.

LA MÈRE LAMBERT (*avec une profonde douleur*).

Une comtesse! ah! mon fils est perdu pour moi!

FRANÇOIS (*au fond du théâtre*).

Chassez les huit!

(*La contredanse se termine, les cavaliers reconduisent leurs dames. Blondeau, sur le devant, fuit signe à la mère Lambert de garder le silence.*)

*Le rideau baisse.*

FIN DU PREMIER ACTE.

---

**ACTE DEUXIÈME.**

*Un salon élégant.*

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**LA COMTESSE DE VERNANGE, BLONDEAU.**

*Ils sont assis près d'une table.*

**BLONDEAU** (*des papiers à la main.*)

Oui, madame la comtesse, tous les renseignements qu'on nous avait donnés étaient exacts; votre fils existe; il a été élevé par la femme qui s'était chargée de le nourrir. Lorsque votre départ subit vous en éloigna, et que cette bonne femme n'eut plus de nouvelles de la personne qui lui avait remis votre enfant, elle le regarda comme son propre fils, et elle s'y est tellement attachée qu'elle l'a laissé dans l'erreur à cet égard, et que ce jeune homme ignore à qui il doit sa naissance.

**LA COMTESSE.**

Vous savez, monsieur Blondeau, que je ne suis point coupable d'oubli. Séparée de mon fils, je gémissais d'ignorer le lieu où on l'avait élevé!

**BLONDEAU.**

Je le sais, madame la comtesse.

**LA COMTESSE.**

J'étais bien jeune quand le comte de Vernange...

**BLONDEAU.**

Il a réparé ses torts. Ce testament, cet acte de reconnaissance, six cent mille francs qu'il vous a laissés après vous avoir autorisé par un acte légal à porter son nom: tout cela honore sa mémoire.

**LA COMTESSE.**

Hélas! près de vingt ans passés hors de mon pays! éloignée d'une mère que je chérissais...

**BLONDEAU.**

Ne reportez point vos regards sur ces tristes événemens.

Le testament du comte assure votre fortune. Un avenir heureux et brillant s'ouvre devant vous ; sachez en jouir.

LA COMTESSE.

De tous ces événemens, le plus heureux est celui qui me rend mon fils ! vous dites que c'est un jeune homme dont la physionomie. . .

BLONDEAU.

Est très-intéressante, et ce que l'on m'a dit de lui m'a fait le plus grand plaisir.

LA COMTESSE.

Lui avez-vous appris ? . . .

BLONDEAU.

Au contraire, Madame, j'ai pensé que vous pourriez être bien aise de le voir, de le juger avant de lui révéler..

LA COMTESSE.

A quoi bon ! . . . quand je le verrai, pourrai-je me contenir ! . . .

BLONDEAU.

En homme prudent qui entend les affaires, je voudrais voir si ce fils. . .

LA COMTESSE.

Ses droits sont sacrés. D'ailleurs vous savez mon projet et vous l'approuvez.

BLONDEAU.

Oui, madame, le vicomte d'Eristel, qui plaide contre vous, a pour sœur une demoiselle fort difficile à marier : *primo*, parce qu'elle n'a pas de dot ; *secondo*, parce que tout le monde ne se soucie pas d'aller chercher sa prétendue dans une Orthopédie.

LA COMTESSE ( *se levant.* )

Mais on dit mademoiselle d'Eristel pleine d'esprit et d'amabilité.

BLONDEAU ( *de même.* )

Il est heureux pour elle qu'elle ait l'esprit mieux fait que la taille. Au fait, si l'alliance que nous projetions pouvait avoir lieu, peut-être le vicomte se désisterait-il de ses prétentions sur la succession de votre mari.

LA COMTESSE.

Croyez-vous donc qu'il ait des droits certains ? . . .

BLONDEAU.

La donation n'est pas de la même date que le mariage ; elle a été faite huit jours après : on a vu souvent casser des actes faits avec les mêmes circonstances. . . Mais on vient, nous reprendrons cet entretien.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR ( *annonçant.* )

Madame la comtesse, c'est monsieur Firmin votre marchand de Cachemires.

LA COMTESSE.

Qu'il entre. ( *Victor sort.* ) vous dites donc, monsieur Blondeau, qu'il faut voir mon fils avant de me livrer aux sentimens qui se pressent dans mon cœur ?

BLONDEAU.

C'est mon avis, car enfin ce jeune homme, élevé dans une classe inférieure, peut être loin de réaliser les espérances que vous fondez sur lui.

LA COMTESSE.

Je me rends toujours à vos raisonnemens.

BLONDEAU.

Je l'ai fait mander ici, sous prétexte de lui donner de l'ouvrage. Nous le verrons à notre aise. Nous le ferons causer. Je sors un moment, je reviendrai bientôt. Je vous laisse aux soins de la toilette. . . . C'est une chose importante ; les dames ne veulent pas être dérangées quand elles s'en occupent ; je ne vous dit pas adieu.

( *Il sort et rencontre Firmin qu'il salue légèrement.* )

## SCÈNE III.

LA COMTESSE, ( *assise* ) FIRMIN ( *se tenant debout respectueusement* )

FIRMIN ( *apportant un cachemire enveloppé, qu'il pose sur la table.* )

J'ai l'honneur de saluer madame la Comtesse.

LA COMTESSE ( *d'un ton protecteur.* )

Bonjour, monsieur Firmin, vous me rapportez mon Cachemire.

FIRMIN.

On l'a parfaitement arrangé, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Je m'en rapporte à vous. Vous avez les meilleures ouvrières de Paris. Votre mère est une femme très-intelligente. Ne devait-elle pas se retirer, et vous céder son magasin?

FIRMIN.

C'est son intention, quand je me marierai, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

A propos, monsieur Firmin, oui, vous m'aviez parlé d'un mariage. Je m'intéresse beaucoup à vous, à votre famille. Eh bien ! ce mariage ?

FIRMIN.

Il n'est pas décidé, Madame ! et cela me rend bien malheureux !

LA COMTESSE.

Vous êtes sensible, monsieur Firmin, c'est bien. N'était-ce pas un mariage d'inclination ? un amour mutuel ? vous êtes heureux, dans votre classe ! vous n'avez pas la crainte des mésalliances, la tyrannie des parens ! . . .

FIRMIN.

Ma mère y consentait, quoique la jeune personne soit moins riche que nous.

LA COMTESSE.

J'aime ce désintéressement !

FIRMIN.

Oui, j'en suis éperdument amoureux ! c'est notre première ouvrière, une jeune personne très-entendue, au fait du magasin, dirigeant parfaitement l'ouvrage ; elle est tellement aimée de toutes nos pratiques, que, si elle nous quittait pour s'établir, je suis persuadé qu'elle ferait le plus grand tort à notre maison.

LA COMTESSE ( *se levant.* )

Eh bon dieu ! vous me parlez d'amour, d'inclination : mais c'est une affaire !

FIRMIN.

Que voulez-vous, Madame, je suis dans le commerce.

LA COMTESSE.

Eh bien ! qu'est-ce qui empêche ce mariage ?

FIRMIN.

Mademoiselle Denise me tient rigueur : je lui soupçonne quelque attachement.

LA COMTESSE.

On pourrait lui faire entendre raison... si je la voyais, si je lui parlais....

FIRMIN.

Ah ! Madame, une personne comme vous aurait bien de l'ascendant sur elle !

LA COMTESSE.

Ne peut-on me l'envoyer, sous un prétexte ?... je suis curieuse de la voir.

FIRMIN.

Ma mère lui donnera une commission pour vous.

LA COMTESSE.

Chargez là de venir toucher les deux mille francs que j'allais vous remettre.

FIRMIN.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Maintenant, allez : j'ai affaire. Mais je veux vous obliger... Cela porte bonheur. C'est ma superstition, à moi.

FIRMIN.

Que de bontés, madame la Comtesse ! elle aura l'honneur de se rendre à vos ordres, ce matin même.

( *Il saluë et sort.* )

## SCÈNE IV.

LA COMTESSE, VICTOR.

VICTOR.

Madame la Comtesse....

LA COMTESSE. ( *avec humeur.* )

Encore quelqu'un ! je n'y suis aujourd'hui pour personne, excepté pour monsieur Blondeau.

( 29 )

VICTOR.

Cela suffit, Madame.

LA COMTESSE.

Qui donc était là ?

VICTOR.

Ce n'est rien, Madame, c'est un serrurier qui venait raccommoder les sonnettes que Madame a cassées hier dans son boudoir.

LA COMTESSE.

C'est de votre faute: vous êtes tous d'une telle lenteur ! on ne peut pas se faire servir: qu'on se dépêche.

( Elle sort à droite. )

## SCÈNE V.

ROSSIGNOL ( *en habit de travail, le sac aux outils sur l'épaule.* ) VICTOR.

VICTOR ( *insolemment.* )

Entrez, et prenez garde de rien salir ici. Vous faites un bruit sur notre parquet....

ROSSIGNOL. ( *marchant avec précaution.* )

Ah! c'est que j'ai des souliers à paillettes.

( *Il lui montre sa semelle qui est garnie de clous.* )

VICTOR.

Des gens comme vous, dans un appartement, cela y laisse des traces. Il faudrait toujours les faire suivre par un frotteur.

ROSSIGNOL.

C'est malheureux que vous ayez besoin de nous!

VICTOR.

Ma foi! si on pouvait s'en passer...

ROSSIGNOL.

Vous voudriez qu'on ne vît dans le monde que des paresseux comme vous ?

VICTOR.

Plait-il ?

ROSSIGNOL.

Est-ce que je ne connais pas ça? voyons, qu'est-ce qu'il

y a à faire? je n'ai pas de tems à perdre, moi : je ne suis pas à la journée, je suis à mes pièces.

VICTOR.

Ce sont des sonnettes à rétablir, là, dans ce boudoir : madame la Comtesse est si violente, si emportée, que quand on n'arrive pas au premier coup de sonnette, au second, tous les ressorts sont brisés!

ROSSIGNOL.

Alors vous avez l'agrément de ne pas entendre le troisième. Allons, je vais vous restaurer ça, solidement, en artiste.

( *Il entre dans le boudoir à gauche.* )

## SCÈNE VI.

BLONDEAU, VICTOR.

BLONDEAU.

Victor, priez madame la Comtesse de passer dans ce salon.

VICTOR.

Oui, monsieur, (*à part.*) qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui? Ils ont un air affairé!...

BLONDEAU.

Eh bien!

VICTOR.

J'y vais Monsieur, j'y vais.

( *Il entre dans le cabinet à droite.* )

## SCÈNE VII.

BLONDEAU (*seul.*)

BLONDEAU (*d'un air satisfait.*)

Le voilà. je l'ai rencontré qui venait ici, fredonnant gaiement un refrain de chanson. Ils sont drôles ces gens du peuple. Celui-là ne se doute pas qu'il entre chez lui... dans son hôtel... il est heureux que son père ait fait un testament... *in extrémis* : c'est le cas de dire, vaut mieux tard que jamais. Ah! voilà la Comtesse.

## SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, BLONDEAU.

LA COMTESSE.

Eh bien ! monsieur Blondeau ?

BLONDEAU.

Il monte l'escalier.

LA COMTESSE.

Je suis tout émue ! j'ai peine à me soutenir.

BLONDEAU.

De grâce , Madame , modérez-vous.

LA COMTESSE.

Vous restez avec moi ?

BLONDEAU.

Oui, je porterai la parole : mais songez qu'il ne se doute de rien.

## SCÈNE IX.

ÉTIENNE , une toise à la main, BLONDEAU, LA COMTESSE.

ÉTIENNE ( *parlant un peu haut* ).

Je vous salue, Monsieur, c'est vous qui m'avez fait demander ?

BLONDEAU.

Oui, oui, entrez, mon ami.

ÉTIENNE ( *toujours un peu haut* ).

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? ( *apercevant la Comtesse.* ) Ah ! il y a une dame . . . Pardon. ( *Il salue et prend un ton plus composé.* ) Vous avez dit à ma mère, Monsieur, que c'était pour de l'ouvrage difficile et qui demandait beaucoup de soin.

BLONDEAU.

Et beaucoup d'habileté ; vous sentez-vous capable ? . . .

ÉTIENNE.

Dieu merci, je peux dire que je ne crains personne : je connais le dessin, j'ai composé, j'ai obtenu à l'exposition des produits de l'industrie une médaille d'argent . . . la voilà, Monsieur, avec mon nom, Etienne Lambert. *Il tire de la poche de son gilet sa médaille qui est attachée à son cou*

*avec un ruban.* Pardon, si je me vante moi-même ; mais il me semble que quand il s'agit de son talent, c'est une sorte d'amour-propre qui est bien permise.

LA COMTESSE ( *passant près de lui* ).  
Certainement ! voyons donc cette médaille !

ÉTIENNE ( *la lui montrant avec politesse* ).  
Voyez-vous, Madame, c'est notre décoration, à nous, c'est la croix d'honneur de l'ouvrier !

LA COMTESSE.  
Votre façon de penser est tout-à fait noble.  
( *Elle repasse à la gauche près de Blondeau.* )

ÉTIENNE.  
Pour ça, chacun a sa noblesse. La notre à nous, c'est d'être de braves gens, de ne faire de tort à personne, de travailler pour vivre, et quelquefois pour faire vivre les autres. Voilà tout. Après ça, on n'a pas les manières du monde, le jargon, les belles paroles : chacun est l'enfant de son éducation ; mais un charpentier dans son genre peut valoir des gens plus élevés que lui.

BLONDEAU ( *bas à la Comtesse* ).  
Vous voyez qu'il cause volontiers.

LA COMTESSE.  
Et même fort bien.

ÉTIENNE.  
Mais, Monsieur, je me permets de parler, et je suis venu pour de l'ouvrage.

BLONDEAU.  
C'est vrai.

ÉTIENNE.  
Voulez-vous me montrer ce qu'il y a à faire ?

BLONDEAU.  
Je ne puis que vous l'expliquer. Ce n'est pas ici qu'il faudra travailler ; c'est dans une maison de campagne où je veux vous faire exécuter des choses très-soignées. Pourriez-vous vous éloigner de Paris pour quelque temps ?

ÉTIENNE.  
Combien, à peu près ?

BLONDEAU.  
Cinq ou six mois.

ÉTIENNE.

Diable ! ça change l'histoire. Je tiens à Paris ; j'y ai une mère que j'aime de tout mon cœur, que je n'ai jamais quittée et à qui ça ferait de la peine.

LA COMTESSE ( à Blondeau. )

Il a un cœur excellent.

BLONDEAU ( à Étienne. )

Mais ce serait un ouvrage très-bien payé, une grande entreprise !

ÉTIENNE.

Je vous demande bien pardon : mais je ne puis pas m'en charger, des affaires de famille réclament ma présence.

BLONDEAU.

Quoi ! lorsqu'il s'agit d'un bénéfice considérable ?... Vous êtes donc assez à votre aise ?...

ÉTIENNE.

Bien au contraire, et, s'il faut dire la vérité, c'est un peu ma faute : personne n'est parfait : mais j'ai juré de me corriger, et je le ferai pour ne pas faire mourir de chagrin ma bonne mère !...

LA COMTESSE ( à Blondeau. )

Toujours sa mère !... Cela me fait un mal !...

BLONDEAU ( à la Comtesse. )

Madame la Comtesse, vous allez vous trahir. Je vous en prie, laissez-moi un moment avec lui.. Je vais aborder la question ; vous pouvez vous en rapporter à moi.

LA COMTESSE.

Vous le voulez ?... ( Elle regarde Étienne, lui fait un geste très-amical et sort. )

## SCÈNE X.

BLONDEAU, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qu'elle a donc cette dame ? comme elle me regarde !

BLONDEAU.

A nous deux, maintenant.

ÉTIENNE.

C'est que vraiment son regard a quelque chose... , et sa parole est d'une douceur... d'une politesse...

BLONDEAU.

Eh bien ! elle vous plaît , cette dame ? Est-ce qu'elle vous inspire ?...

ÉTIENNE.

Elle m'inspire du respect.

BLONDEAU.

Fort bien : mais , mon cher ami , il faut que nous changions de conversation , et vous me voyez dans ce moment très-embarrassé pour trouver une transition.

ÉTIENNE.

Pardon , monsieur , je ne vous comprends pas.

BLONDEAU.

Je le crois parbleu bien. Tenez , asseyez - vous là et causons.

ÉTIENNE.

M'asseoir : non monsieur , je sais...

BLONDEAU.

Asseyez-vous , vous dis-je , et causons comme deux bons amis.

ÉTIENNE.

Mais , monsieur , où voulez-vous en venir ?

BLONDEAU.

Ah ! parbleu , si je vous le disais tout de suite !... J'ai une histoire un peu longue à vous conter.

ÉTIENNE.

Mais , monsieur , je ne suis pas venu ici pour entendre des histoires.

BLONDEAU.

Celle-ci vous intéressera plus que vous ne pensez. (*Blondeau s'assied , il force Étienne à en faire autant.*) Prêtez-moi toute votre attention. — Il y a vingt-six ans que le chevalier de Vernange...

ÉTIENNE.

Eh bien ! voilà une histoire qui ne date pas d'hier !

BLONDEAU.

Je vous prierais de ne pas m'interrompre , ou bien nous

n'en finirons pas (1). Il y a donc vingt-six ans que le chevalier de Vernange, jeune et brillant cavalier, fut introduit dans la maison du baron d'Hérinville. Une jeune personne, d'une famille honnête, élevée avec la fille du baron, fut prise par elle en amitié ; elle n'avait point de fortune, et l'hôtel du baron devint sa demeure ; elle était jolie, aimable, innocente. Le Chevalier la vit, l'aima, s'en fit aimer, trompa son inexpérience ; six mois après elle était encore jolie et aimable : mais...

ÉTIENNE.

Elle n'était plus... je comprends...

BLONDEAU.

Son séducteur, entraîné par des devoirs impérieux, fut obligé de quitter la France, et jura de revenir : mais des événemens plus forts que sa volonté, le retinrent longtemps absent, et l'infortunée qu'il avait séduite, donna le jour à un fils, dont il fallut cacher la naissance !

ÉTIENNE.

Pauvre petit !

BLONDEAU.

Il fut confié à une femme du peuple, qui s'en chargea sans savoir à qui il appartenait. Bientôt la révolution éclata. Mademoiselle Frenoy, la jeune mère, fut forcée de suivre ses bienfaiteurs hors de sa patrie. La femme qui savait seule son secret avait disparu, et le pauvre enfant eût été abandonné, si sa bonne nourrice ne l'avait adopté et traité comme son propre fils.

ÉTIENNE.

On trouve dans le peuple de bonnes ames comme cela. Je m'intéresse à ce pauvre enfant, qu'est-il devenu ?

BLONDEAU.

C'est ce que vous saurez plus tard... Le sort de la mère ne vous intéresse-t-il pas aussi ?

ÉTIENNE.

Il ne m'appartient pas de la juger : mais s'il y en a une qui m'intéresse, c'est la nourrice qui a accueilli et adopté

(1) Pendant ce récit, Blondeau doit chercher à fixer toute l'attention d'Etienne, et tâcher, par un coup d'œil pénétrant, de deviner l'effet qu'il produit sur lui.

l'enfant. Tenez, moi, j'ai pour mère une bonne femme qui en ferait autant, j'en suis sûr.

BLONDEAU.

Eh bien ! apprenez donc que le plus singulier hasard réunit enfin les parens du jeune Etienne.

ÉTIENNE (*avec surprise.*)

Etienne ! Tien, il s'appelait comme moi ?

(*Il rapproche sa chaise de celle de Blondeau.*)

BLONDEAU.

Mais dans quel affreux moment cette réunion eût-elle lieu ! Après la bataille de Montmirail. — Le Comte de Vernange, car il avait hérité ce titre de son père, le comte de Vernange, blessé à mort, est transporté dans un château, il retrouve celle qui le pleurait encore, et, désirant réparer le tort de sa jeunesse, il lui donne sa main, en assurant à son fils un nom et un héritage immense !

ÉTIENNE (*réfléchissant.*)

Attendez donc ! Quel nom avez-vous dit ?... Vernange !... Mais la dame chez qui nous sommes, est la comtesse de Vernange.

BLONDEAU.

Précisément.

ÉTIENNE.

Et pourquoi me racontez-vous son histoire ?

BLONDEAU.

Parce que vous connaissez son fils,

ÉTIENNE (*se levant.*)

Moi ?

BLONDEAU.

Vous.

ÉTIENNE (*avec surprise et beaucoup d'émotion.*)

En vérité, monsieur, je ne sais que croire de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends... Vous dites que je connais le fils de la comtesse de Vernange... Vous me regardez d'une manière... si je ne savais que je suis le fils d'un pauvre charpentier... Eh bien ? vous me regardez encore entre les deux yeux... Au nom du ciel, expliquez-vous.

BLONDEAU.

Mon silence devrait se faire entendre : mais, enfin, puis-

qu'il faut vous le dire, apprenez que la bonne, l'excellente madame Lambert, n'est point votre mère.

ÉTIENNE (*mettant sa main sur son cœur.*)

Ah ! monsieur ! monsieur ! que vous me faites de mal.

BLONDEAU.

Quoi ! lorsque je vous apprends qu'un titre brillant, une grande fortune...

ÉTIENNE (*cachant sa tête dans ses mains un moment.*)

Laissez-moi revenir du coup que vous m'avez porté. Elle n'est pas ma mère ! tous les soins qu'elle m'a prodigués ! Sa tendresse, le bien qu'elle m'a fait, elle ne me devait rien de tout cela !... En ce cas, je lui dois bien plus que si elle m'avait donné le jour.

BLONDEAU.

Assurément, vous lui devez beaucoup : mais songez que votre véritable mère est près de vous, qu'elle attend avec impatience le moment de vous serrer dans ses bras.

ÉTIENNE.

Oui, vous m'y faites songer, monsieur ; mais on ne change pas comme cela tout de suite de position sans que ça vous fasse un certain effet. Il me semble que je rêve ; laissez-moi le temps de me réveiller.

BLONDEAU (*avec amitié.*)

Allons, remettez-vous. On m'avait dit que vous aviez du caractère.

ÉTIENNE.

Oui, j'en ai : mais il faudrait en avoir diablement pour ne pas être étourdi du coup.

BLONDEAU.

Je conçois cela : mais songez que vous avez un devoir à remplir, et que vous tardez un peu.

ÉTIENNE.

Excusez ! c'est que je suis tout naturel, moi. Je parle comme je pense, et j'agis sans détours. Madame de Vernange... je veux dire ma mère, a beaucoup souffert à cause de moi ; je lui dois de la reconnaissance.

BLONDEAU.

Allez, allez la trouver ; elle est là.

(*Il lui montre la porte du côté droit.*)

ÉTIENNE ( *hésitant.* )

Je n'oserai jamais l'embrasser... mais c'est égal, j'y vais : je suis tout honteux !... Si elle avait seulement un bonnet rond et un jupon d'indienne comme la mère Lambert, je serais déjà dans ses bras.

( *Blondeau l'entraîne amicalement et le conduit vers la porte.* )  
( *Il sort.* )

## SCÈNE XI.

BLONDEAU , *refermant la porte.*

Laissons-les seuls quelques instans. Un tiers gêne dans ces momens-là... ( *Il sonne.* )

## SCÈNE XII.

BLONDEAU , VICTOR , HENRI , JOSEPH.

BLONDEAU.

Écoutez-moi. Henri, Joseph, et vous, M. Victor, vous êtes ordinairement assez insolens. Je vous recommande les plus grands égards, le plus grand respect, pour le jeune homme qui est ici sous les habits d'un ouvrier... d'un homme du peuple, comme vous dites... Eh bien! vous me regardez tous d'un air ébahi!... Oui, le plus grand respect... ce jeune homme n'est pas ce qu'il paraît... Vous n'avez pas besoin de savoir les raisons de son changement de fortune ; mais apprenez que c'est le fils de madame la comtesse... Oui, c'est M. le comte de Vernange, votre maître. entendez-vous?...

( *Stupéfaction des laquais.* )

Tenez, les voilà tous comme des termes.

( *Il hausse les épaules et sort.* )

## SCÈNE XIII.

VICTOR , HENRI , JOSEPH.

VICTOR.

Les plus grands égards!

HENRI.

Le plus grand respect ! Pour le fils de madame la comtesse !

VICTOR.

Et moi, qui l'ai traité assez cavalièrement tout-à-l'heure ! dame ! on ne peut pas deviner qu'un jeune homme comme il faut, se déguise en ouvrier et pose des sonnettes.

HENRI (*surpris.*)

Il pose des sonnettes ?

VICTOR.

Apparemment pour son plaisir... Le voici ! il faut nous mettre dans ses bonnes grâces.

## SCÈNE XIV.

ROSSIGNOL, VICTOR, HENRI, JOSEPH.

ROSSIGNOL.

Ah ! vous voilà, farceurs ! Vous entendrez le carillon, maintenant : les fils de fer sont en double, et tressés, ils ne casseront plus.

VICTOR (*et les autres laquais le saluent sans parler, d'une manière affectée.*)

ROSSIGNOL.

Ah ça ! dites-moi, on paiera au bourgeois : mais qui est-ce qui donne le pour-boire ?

VICTOR (*aux autres.*)

Il veut rire.

HENRI.

Il est gai. (*Il salue toujours.*)

ROSSIGNOL.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ? Est-ce que vous vous moquez de moi, messieurs ?

VICTOR.

Ah ! monsieur, nous savons trop le respect !...

HENRI.

Les égards !

ROSSIGNOL.

Voyez-vous ça ! je vous prévieni que je n'aime pas les mauvaises plaisanteries, et que si vous continuez à me mystifier, je pourrai bien ne pas vous faire rire...

( *Il fait un geste de menace.* )

VICTOR.

Permettez, M. le comte, nous connaissons notre devoir, M. Blondeau nous a fait l'honneur de nous en instruire.

ROSSIGNOL.

Ah ! c'est l'entrepreneur qui vous a dit de vous amuser à mes dépens.

VICTOR.

Il nous a donné ses ordres, et nous savons ce que nous avons à faire.

ROSSIGNOL.

Je les écoute moi ! et je n'ai pas encore donné une danse à ces gaillards-là !

VICTOR.

Je ne sais pas pourquoi M. le comte s'obstine à se déguiser ?...

ROSSIGNOL.

Monsieur le comte !... ça finira peut-être !... Ah ! toi, je t'en veux ! tu m'as brusqué ce matin, tu me fais des farces à présent... tu vas payer pour tous !

( *Il jette son sac par terre.* )

VICTOR.

Monsieur le comte ne voudrait pas me faire perdre ma place ! Madame la comtesse me chasserait, si j'avais le malheur...

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, ETIENNE.

ROSSIGNOL ( *à Victor.* )

Ah ! tu continues ! Viens donc ! viens donc !...

( *Il avance sur les domestiques qui s'enfuient, Étienne paraît et l'arrête.* )

ÉTIENNE.

Eh bien ! eh bien , Rossignol , qu'est-ce que tu fais donc là ? faut-il t'aider ?

ROSSIGNOL.

Non. C'est c'tinsolente valetaille qui se moque de moi depuis une heure , qui m'appelle M. le comte , et qui me fait des saluts ? Moi , M. le comte , dis donc , je le suis comme toi.

ÉTIENNE.

Va , mon pauvre Rossignol , je voudrais que tu disses la vérité !

ROSSIGNOL.

Je ne comprends pas.

ÉTIENNE.

Il y a bien des choses depuis que je ne t'ai vu. Ce serait trop long à te conter. Saches seulement que la mère Lambert n'est pas ma mère , et que je suis , à ce qu'ils disent , le fils de madame la comtesse de Vernange.

ROSSIGNOL (*stupéfait*).

Bah !

ÉTIENNE.

J'en suis encore tout étourdi !

ROSSIGNOL.

Ils me prenaient donc pour toi ! et tu serais vraiment... je n'en reviens pas ! on t'a donc changé en nourrice ?

ÉTIENNE.

C'est une grande histoire , tu sauras tout , quand... je le saurai bien moi-même. Mais je suis bien aise de t'avoir trouvé là. J'avais besoin de quelqu'un... d'un ami , pour m'épancher.

ROSSIGNOL.

Diable , mais je ne peux plus être ton ami.

ÉTIENNE.

Si fait .

ROSSIGNOL.

Non.

ÉTIENNE.

Ne me contrarie pas , Rossignol , je le suis déjà assez.

ROSSIGNOL.

Te contrarier, quand tu montes en grade... Est-ce qu'il n'y a pas de fortune avec un titre comme ça ?

ÉTIENNE.

Je le crois bien qu'il y a de la fortune !

ROSSIGNOL.

Comment, c'est vrai que madame de Vernange est ta mère ?

ÉTIENNE.

Oui, mon ami.

ROSSIGNOL.

V'là de ces événemens qui ne m'arriveraient pas à moi.

ÉTIENNE.

Bah!... tiens, Rossignol, ne m'envie pas. Ça me gêne, ça me contrarie, je sens que ce titre, cette fortune, tout ça ne me va pas.

ROSSIGNOL.

Tu es bon enfant, par exemple, ça te va aussi bien qu'à un autre. Est-ce que tu crois que les Comtes sont faits autrement que nous ? Non, non, Etienne, tous les hommes sont du même métal : je suis serrurier, je connais ça. C'est la façon qui en fait le mérite.

ÉTIENNE.

Eh bien ! justement, je ne l'ai pas la façon ! figure-toi que quand j'ai été devant madame la Comtesse, je ne savais que lui dire. Elle m'a appelé son fils, je n'ai pas pu l'appeler ma mère. Elle m'a ouvert ses bras. Je n'osais pas l'embrasser.

ROSSIGNOL.

Dame ! quand on ne se connaît pas.

ÉTIENNE.

Mon fils, m'a-t-elle dit, avec fierté, il va falloir vous rendre digne du nom que vous portez, de la fortune qui vous arrive. Avant que je vous présente dans le monde, vous allez vous former à ses manières... Ma foi, lui ai-je répondu, si le monde ne me trouve pas bien comme ça, tant pis pour lui. Je trouve mes manières bonnes, et je n'ai pas envie d'en changer. Alors elle a pris un ton presque sévère. Ah!... la mère Lambert ne m'a jamais parlé comme

ça. Je l'ai interrompue. Ça n'est pas trop poli ; mais tu me connais, tu sais que je suis vif ; et je l'ai quittée en lui disant que j'allais voir mon autre mère, car elle le sera toujours, celle-là. Elle m'a tiré de l'abandon où l'on m'avait laissé, elle a partagé avec moi le pain qu'elle gagnait à la sueur de son front, sans savoir si je pourrais le lui rendre un jour. Ah ! mon ami, si je l'oubliais, je serais un ingrat ; mais ce n'est pas à craindre. Je n'ai que la reconnaissance pour m'acquitter envers elle, et je te réponds qu'elle sera bien payée.

ROSSIGNOL.

C'est vrai que la mère Lambert est une brave femme. Eh bien ! te v'là riche, tu pourras lui faire du bien, à moins que la fortune ne te change comme tant d'autres.

ÉTIENNE.

Me changer ! par exemple !

ROSSIGNOL.

Laisse donc, tu dis ça ; mais tu vois bien, te v'là comte, tu ne voudras plus boire avec moi.

ÉTIENNE.

Je te vas prouver le contraire ; viens.

ROSSIGNOL.

Comment ! tu vas payer une bouteille ?...

ÉTIENNE.

Viens, te dis-je.

ROSSIGNOL.

A la bonne heure. Vivent les bons enfans.

*(Il rencontre Victor qui entre avec les autres laquais.)*

Gare que je passe !... ah hai ! je vas boire avec un comte.

*(Il pousse brusquement les laquais qui s'enfuient, et sort en tenant Étienne bras dessus bras dessous.)*

## SCÈNE XVI.

VICTOR.

VICTOR *(les regardant aller)*.

L'ami de monsieur le Comte est un peu brutal *(Il va à l'appartement de la Comtesse)*. Madame la Comtesse...

## SCÈNE XVII.

VICTOR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE (*sortant*).

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR.

C'est une Demoiselle de la part de M. Firmin.

LA COMTESSE.

Faites la passer ici. (*Victor sort*). (*Avec humeur.*) Cette visite... dans un pareil moment... quand je suis moi-même tourmentée... mais j'ai promis.

## SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, DENISE (*introduite par Victor*).

VICTOR (*à Denise*).

Voilà madame la Comtesse.

(*Il ramasse les outils que Rossignol a laissés à terre, et sort.*)

DENISE (*timidement*).

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

LA COMTESSE.

Bonjour, Mademoiselle.

DENISE.

Monsieur Firmin m'a dit, Madame, que vous aviez de l'argent à me remettre.

LA COMTESSE

Oui. Vous avez la confiance de la maison, à ce qu'il paraît.

DENISE.

Madame Firmin veut bien s'en rapporter à moi.

LA COMTESSE.

Elle dit du bien de vous. Son fils en pense beaucoup aussi.

DENISE.

Madame est bien bonne.

LA COMTESSE.

Il est aimable, monsieur Firmin...

DENISE.

Cela peut être, Madame, ce n'est pas à moi d'en parler.

LA COMTESSE.

Il serait flatté cependant que vous voulussiez bien vous en apercevoir.

DENISE.

Je ne vois pas pourquoi.

LA COMTESSE.

Faut-il vous le dire, mon enfant? Vous ne devez pas l'ignorer, cependant; il a pour vous de bonnes intentions, et un pareil mariage ne peut que vous flatter: monsieur Firmin est à son aise.

DENISE (*avec fermeté*).

Madame, puisque vous avez la bonté de m'interroger à ce sujet, je vous dirai que mon cœur n'est pas libre, que j'ai un attachement, et que j'ai promis ma main à celui que j'aime.

LA COMTESSE.

Vous êtes franche.

DENISE.

Ce n'est pas un défaut, Madame. Celui que je préfère est un ouvrier; il est de la même classe que moi. Nous nous aimons, nous avons été élevés ensemble. Sa mère a remplacé la mienne, car j'étais orpheline, et j'ai juré de n'être jamais qu'à Lambert.

LA COMTESSE.

Lambert!... que dites-vous? qu'est-il ce Lambert?

DENISE.

Mon cousin, un charpentier...

LA COMTESSE (*surprise*).

Ciel!

DENISE.

Qu'avez-vous donc, Madame?

LA COMTESSE (*très-sévèrement*).

Vous ignorez, Mademoiselle... (*A part.*) Comment lui dire!... (*Haut.*) Je vais vous surprendre beaucoup, mais...

( *A part.* ) Je suis plus intéressée que jamais à ce qu'elle épouse Firmin.

DENISE ( *à part.* ).

Comme elle est troublée ; qu'est-ce que cela signifie ?

## SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, DENISE, BLONDEAU,  
FIRMIN.

BLONDEAU ( *au fond.* ).

Entrez, entrez, monsieur Firmin. L'intérêt que vous porte madame la Comtesse, doit aplanir bien des difficultés.

LA COMTESSE ( *allant à lui.* ).

Ah ! monsieur Blondeau ! que viens-je d'apprendre ? Cette jeune fille...

BLONDEAU.

Mademoiselle Denise ici ! Ah ! Madame, je sais tout... Votre fils !

LA COMTESSE ( *bas à Blondeau.* ).

Vous sentez que jamais je ne consentirai... Arrangez ce mariage avec monsieur Firmin. Songez combien il intéresse ma tranquillité. Je ferai les plus grands sacrifices !...

( *Elle sort.* )

## SCÈNE XX.

DENISE, BLONDEAU, FIRMIN.

BLONDEAU ( *suivant des yeux la comtesse.* ).

Arranger ce mariage ! cela paraît difficile au premier abord... mais au moyen des sacrifices pécuniaires... Oh oui ! cela arrange bien des affaires.

DENISE ( *à Firmin.* ).

Je vois, Monsieur, pourquoi vous m'avez fait venir ici. Vous avez cru que l'influence d'une grande dame aurait de l'empire sur moi.

( 47 )

FIRMIN.

Vous ne pouvez m'en vouloir, Mademoiselle, de chercher tous les moyens de réussir auprès de vous.

BLONDEAU.

Vous avez raison tous les deux.

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, ÉTIENNE. (*Il reste au fond et écoute.*)

ÉTIENNE (*à part*).

Ah! le voilà le jeune homme.

BLONDEAU.

Mais, Mademoiselle, vous ne réfléchissez pas que monsieur Firmin est un très-bon parti, que c'est un jeune homme fort aimable, qu'avec lui vous aurez un sort très-avantageux, que madame la Comtesse, en faveur de ce mariage, vous assure une petite fortune!

DENISE.

Ah! Monsieur, vous connaissez bien mal le cœur de Denise. On a déjà employé d'autres moyens pour me détourner d'aimer Etienne, mais tout sera inutile! je l'ai juré, je ne serai jamais qu'à lui.

ÉTIENNE (*paraissant et se plaçant entre Denise et Blondeau*).

Tu as raison, ma bonne Denise! (*A Blondeau.*) En vous remerciant, monsieur Blondeau, des conseils que vous lui donniez. (*A Firmin.*) Quant à vous, monsieur Firmin, nous avons un petit compte à régler nous deux.

FIRMIN.

Comment, Monsieur?

ÉTIENNE.

Oui, oui, vous savez ce que je veux dire.

FIRMIN.

Eh bien! Monsieur, sortons, je vous laisse le choix des armes.

ÉTIENNE.

Elles sont toutes trouvées les armes!

BLONDEAU (*à part*).

Ah! grand Dieu! qu'est-ce qu'il va faire?... (*Prenant*

*Etienne à part.*) Dites-moi donc, un Comte ne se bat pas à coups de poings : si vous étiez un Milord, à la bonne heure.

DENISE (*le retenant*).

Etienne, je t'en prie.

ÉTIENNE (*à Firmin*).

Ce n'est pas d'aimer Denise que je vous en veux. Quand on la connaît, il faut bien lui rendre justice : mais c'est d'avoir employé contre moi des moyens indignes d'un honnête homme.

FIRMIN.

Monsieur!

ÉTIENNE.

Allez, vous êtes bien heureux que je respecte la maison où je vous rencontre. Mais ce n'est pas fini ; je vous retrouverai quelque part. Viens Denise.

BLONDEAU (*voulant l'arrêter*).

Quoi ! monsieur Etienne ?

ÉTIENNE.

Eh laissez-moi donc, vous ! Je n'ai pas de patience, c'est malheureux, mais c'est comme ça. Voilà ma femme et je l'emmène.

*(Il prend Denise sous le bras, menace du geste Firmin que Blondeau retient avec peine, et sort avec vivacité.)*

FIN DU SECOND ACTE.

---

## ACTE TROISIÈME.

*Le théâtre représente la cour de la maison habitée par la mère Lambert. Elle a pour clôture une palissade à hauteur d'appui, derrière laquelle est le chantier de Monsieur Durand, dans lequel on voit un hangar, des piles de bois, des charpentes, des tréteaux de scieurs de long, etc.*

*Au premier plan à droite, une petite maison très-modeste.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

BLIVET, COURTAUD. Ouvriers charpentiers.

BLIVET *entrant le premier.*

Par ici, par ici, les amis; faut voir si Etienne est chez lui. .. Allons donc, chaudement!

(*Les ouvriers entrent en foule, et se groupent diversement.*)

BLIVET.

Y êtes-vous tous ?

TOUS.

Oui, oui.

BLIVET.

Je ne vois pas Courtaud. Ah! ce trainard là, il est toujours le dernier partout.

COURTAUD (*entrant lentement*).

De quoi, de quoi, le dernier! Me voila aussitôt que les autres.

BLIVET.

Je te dis que tu arrives toujours après tout le monde: c'est comme au chantier. Mais ça n'est pas de ça qu'il s'agit. Voyons, les amis, êtes-vous tous de bons enfans ?

TOUS.

Oui!

BLIVET.

Etes-vous bien décidés à planter là, M. Durand et son chantier ?

TOUS (*criant*)

Oui!

BLIVET.

Voilà déjà un mois qu'il n'a pas fait la paye, et j'ai besoin de mon argent!

TOUS (*criant.*)

De l'argent! de l'argent!

BLIVET.

V'la comme les entrepreneurs s'enrichissent! Ils retiennent le salaire du pauv' ouvrier! Si M. Durand ne paye pas aujourd'hui, plus de travail.

TOUS.

Non, non, plus de travail.

BLIVET.

Nous irons dans d'autres chantiers, et nous empêcherons tous les compagnons de travailler pour lui.

COURTAUD.

C'est dit : mais moi je ne vas pas travailler dans un autre chantier. Je me mets en ribotte ; qui m'aime me suive....

BLIVET.

Vous vous y mettez si vous voulez : mais avant, faut jurer que personne ne travaillera chez M. Durand.. Allons, faisons tous serment.

TOUS.

Nous le jurons!

BLIVET.

Quand des compagnons ont fait un serment, on sait qu'il est solide, gare à ceux qui y manqueraient. As'theure que nous sommes tous d'accord : frappons chez Etienne. Il est important qu'il soit des nôtres.

( *Il frappe.* )

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MÈRE LAMBERT (*sortant de chez elle.*)

TOUS.

Salut, mame Lambert.

LA MÈRE LAMBERT.

Eh mon dieu! Qu'est ce qu'il y a donc, mes enfans, comme vous avez l'air échauffé.

BLIVET.

Mme Lambert, nous voulons parler à Etienne.

LA MÈRE LAMBERT.

Il n'y est pas, mes enfans, il est sorti, et je ne crois pas qu'il puisse aller au chantier aujourd'hui.

BLIVET.

Il ne s'agit pas du chantier, Mame Lambert. Dites lui, s'il vous plait, qu'il s'agit d'affaires de *compagnonnage*, que le *devoir* exige sa présence, que nous avons besoin de le voir avec nous, que les amis l'attendent.

LA MÈRE LAMBERT.

Si vous saviez ce qui l'occupe....

BLIVET.

Ça ne nous regarde pas. Faut qu'il se rende à l'appel comme les autres, on ne fera rien sans lui.... Dites lui ça de ma part, et de la part de tous les camarades.

TOUS.

Oui, de tous les camarades.

BLIVET.

Allons, mes amis, partons,

TOUS.

Partons. (*Ils sortent en tumulte par le fond, à gauche.*)

### SCÈNE III.

LA MÈRE LAMBERT (*seule les regardant sortir*).

Ah! mon dieu!.. Qu'est-ce qu'ils ont donc! Ils sont terribles ces ouvriers quand ils s'y mettent! Leur enverrai-je Etienne! oh! non ne lui parlons pas de ça. Il se monterait la tête, et peut-être bien.... (*regardant au dehors*). Mais le voilà. Comme il a l'air rêveur!.. Ah c'est depuis son changement d'état!.. Autrefois il arrivait gai, content, il m'embrassait, il se mettait au travail!..

## SCÈNE IV.

LA MÈRE LAMBERT, ÉTIENNE.

ÉTIENNE ( *sans voir la mère Lambert* ).

J'ai quitté un peu brusquement la maison de madame de Vernange... de ma mère !

LA MÈRE LAMBERT ( *à part* ).

Sa mère ! ce n'est donc plus moi qui le suis !

ÉTIENNE.

Ce changement de fortune me suffoque encore.

LA MÈRE LAMBERT ( *à part* ).

Il y sera bientôt accoutumé.

ÉTIENNE.

J'étouffais dans cet hôtel. J'ai voulu revoir notre modeste demeure, et surtout celle qui a soigné mon enfance.

LA MÈRE LAMBERT. ( *Avec joie* ).

Il ne m'a pas oubliée !

ÉTIENNE.

La voilà ! ( *il se jette dans ses bras* ). Ah restez, restez quelques momens sur mon cœur. Il semble que vous me soyez plus chère depuis qu'on veut m'éloigner de vous.

LA MÈRE LAMBERT.

Je suis satisfaite. Tu m'aimes encore, cela me suffit.

ÉTIENNE.

Ne pas aimer ma mère !

LA MÈRE LAMBERT.

Il faut te deshabituer de me donner ce nom.

ÉTIENNE.

Je ne pourrai pas.

LA MÈRE LAMBERT.

Est-ce que tu n'as pas trouvé dans cette dame la tendresse, l'affection....

ÉTIENNE.

Oh ! si fait. Madame de Vernange est bien bonne, car malgré ce costume, malgré mes manières... elle me pressait dans ses bras, me donnait les noms les plus tendres :

moi je lui répondais mal , parceque je voulais chercher des mots... J'aurais mieux fait de lui parler tout simplement.

LA MÈRE LAMBERT.

Comme tu m'as parlé pendant vingt-ans !

ÉTIENNE.

On a beau dire : on ne refait pas le naturel, et je sens que ma nouvelle position ne changera ni mes goûts, ni mes habitudes.

LA MÈRE LAMBERT.

Pourvu qu'elle ne change pas ton cœur.

ÉTIENNE.

Oh ! cela n'est pas à craindre... pour vous surtout.

LA MÈRE LAMBERT.

Allons, mon ami, je suis heureuse de t'avoir conservé l'existence pour te voir obtenir le bonheur que tu mérites : car tu étais bien au-dessous de l'état où le sort t'avait placé près de moi.

ÉTIENNE.

Ne vous y trompez pas. S'il faut que j'aie à vivre dans ces salons ; avec tout ce beau monde pour qui je travaillais, ça me gênera ; je n'y serai pas à mon aise. On se moquera de moi : je ne suis pas endurant, et gare la bombe ! Je redeviendrai bien vite Etienne Lambert.

LA MÈRE LAMBERT.

Non, mon ami, non. Tu sentiras tes devoirs et tu les rempliras, J'ai eu d'abord bien du chagrin : j'ai pleuré quand j'ai su que tu allais me quitter. Mais je me suis bientôt reproché ce moment d'égoïsme ; c'est pour toi que je dois t'aimer. Va, jouis de ta fortune, occupe dans le monde la place qui t'appartient. Seulement, reviens de temps en temps revoir ta bonne nourrice.

ÉTIENNE.

Ma nourrice ! Ma mère ! Oui vous avez ce double titre, vous avez élevé le pauvre enfant abandonné, et ensuite vous avez mis dans son cœur les sentimens d'honneur et de probité qui en ont fait un homme.

LA MÈRE LAMBERT.

Sois le donc tout-à-fait, et supporte dignement ton chan-

gement de fortune, songe au respect et à l'obéissance que tu dois à celle qui t'a donné le jour.

ÉTIENNE.

Voilà M. Durand! Laissez-moi un moment avec lui, j'irai bientôt vous rejoindre.

( *La mère Lambert sort* ).

## SCÈNE V.

M. DURAND ( *sortant du chantier* ). ÉTIENNE.

M. DURAND ( *d'un air inquiet* ).

Ah! vous voilà Etienne, mon ami, je vous cherchais, j'avais peur de ne pas vous rencontrer chez vous.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur Durand, vous avez l'air tout inquiet.

M. DURAND.

J'ai lieu de l'être, mon ami! J'ai toute confiance en vous... et vous la méritez. Vous êtes un honnête garçon.

ÉTIENNE.

Je ne fais que mon devoir; où voulez-vous en venir?

M. DURAND ( *lui montrant le fond du théâtre* ).

Vous n'êtes pas venu au chantier depuis samedi, Etienne. Vous voyez qu'il est abandonné... Pas un ouvrier!

ÉTIENNE.

C'est aujourd'hui lundi, et vous savez bien que l'ouvrier fait souvent cejour-là comme le dimanche!

DURAND.

Oui: mais aujourd'hui, ce n'est pas cela. Je sais que les compagnons doivent se réunir chez un traiteur, hors la barrière, et qu'ils ont formé une ligue, un complot contre moi. Non-seulement, ils cessent leurs travaux parceque je suis arriéré avec eux pour le paiement de leur salaire; mais ils se joignent à mes autres créanciers pour me faire poursuivre. Ils mettent ainsi le feu dans mes affaires que j'espérais arranger. Je suis ruiné, deshonoré, perdu! Etienne, mon cher Etienne, on m'avait dit que vous étiez à leur tête, et je venais vous

prier de les calmer , de leur faire entendre raison , d'empêcher ma ruine !

ÉTIENNE.

Moi, monsieur Durand, à la tête d'une coalition, d'une révolte ! Vous ne me connaissez pas. D'un côté, j'ai bien assez de mes propres affaires depuis deux jours. De l'autre, jamais je ne travaillerai à la ruine d'un honnête homme, car je sais que si vous êtes obligé de suspendre vos payemens, c'est bien malgré vous.

M. DURAND.

Ah ! mon cher Etienne, si vous pouviez ramener vos camarades ! Je sais tout l'ascendant que vous avez sur eux ! Ma reconnaissance serait sans bornes, et aussitôt que j'aurais réalisé quelques fonds, vous seriez le premier soldé de ce qui vous est dû.

ÉTIENNE.

Monsieur Durand, vous m'offensez, si vous croyez que je vous obligerai par intérêt. Je ne veux rien avant mes camarades.

M. DURAND.

Pardon, pardon, mon ami. Quand on est dans le chagrin, on ne réfléchit pas. Vous ne savez pas tout, vous ne connaissez pas tout le danger de ma situation ! Mes créanciers ont obtenu sentence, on me cherche dans ce moment. Il faut que je me cache si je ne veux pas être arrêté ! et où me réfugier ? Dans le malheur, on n'a pas d'amis.

ÉTIENNE (*lui prenant la main*).

Où vous réfugier, Monsieur Durand ? Vous ne pensez donc pas qu'Etienne a un asyle. J'ai travaillé pour vous : j'ai mangé votre pain : j'ai reçu votre argent, et quand vous êtes dans le malheur, je vous abandonnerais !.. Non, non. Entrez chez nous, Monsieur Durand, restez-y tant que vous serez en danger. Pendant ce temps là, moi, je tâcherai d'arranger vos affaires, et j'ai peut-être pour cela plus de moyens que vous ne pensez !

M. DURAND.

Ah ! mon ami, vous me rendez la vie !

ÉTIENNE (*en confidence*).

Entre nous deux, M. Durand, vous avez bien quel-

quelques torts : mais qui est-ce qui n'en a pas ? Vous avez joué à la bourse, et moi à la loterie. Seulement vous avez joué plus gros jeu que moi, et vous avez perdu davantage ; mais tout cela ne sera rien si nous sauvons l'honneur.

M. DURAND.

Si je pouvais vendre mon chantier, je satisferais mes créanciers les plus pressans : le plus récalcitrant de tous, celui qui a obtenu la prise de corps.....

ÉTIENNE.

Monsieur Durand, regardez dès aujourd'hui ma maison comme la vôtre. C'est celle d'un ouvrier, vous n'y trouverez pas des meubles et du luxe comme chez vous : mais vous y trouverez de bons cœurs, et le partage de ce que nous possédons.

M. DURAND (*les larmes aux yeux, et lui serrant la main*).

Étienne, je n'oublierai jamais ce que vous faites aujourd'hui pour moi. (*Avec inquiétude*). On vient !... Si c'était...

ÉTIENNE.

Entrez, entrez chez nous. Vous connaissez ma mère : elle vous recevra aussi bien que moi. (*il le conduit à la porte de sa maison*).

## SCÈNE VI.

ÉTIENNE, BLONDEAU.

ÉTIENNE (*revenant*).

Obliger quelqu'un, ça rafraîchit le sang ! j'avais besoin de ça.

BLONDEAU.

Eh bien, Monsieur Étienne, êtes vous un peu remis de votre colère ?

ÉTIENNE.

Ah ! c'est vous, Monsieur Blondeau ; oui, oui, l'accès est passé :

BLONDEAU.

Votre mère enchantée de vous avoir retrouvé, réunit aujourd'hui ses parens pour vous présenter à eux. En quit-

tant son hôtel ce matin, songez que vous lui avez bien promis d'y revenir... N'allez-vous pas faire une toilette? on vous a envoyé une garde-robe complète. Pourquoi ne vous êtes vous pas encore habillé?

ÉTIENNE.

Justement, c'est que je l'ai fait... c'est que j'ai eu la bêtise de me faire essayer tout cela; jusqu'au coiffeur qui m'avait mis des papillottes. Comme j'étais à me mirer dans la glace qui était sur ma commode, Rossignol est entré, il m'a regardé avec de grands yeux, et puis il s'est mis à rire; mais à rire d'une si grande force, que quand j'ai vu ça, j'ai arraché le frac à boutons d'or, le gilet lamé, le fin pantalon et les bas à jour qui avaient l'air d'être troués! j'ai remis le paquet aux fournisseurs, et les fournisseurs à la porte, et j'ai vite repassé ma veste, afin que les amis n'aient plus envie de me rire au nez.

BLONDEAU.

Vous ne pouvez cependant pas vous présenter sous ces habits chez madame de Vernange.

## SCÈNE VII.

ROSSIGNOL, ÉTIENNE, BLONDEAU.

ROSSIGNOL (*chantant*).

*Ha hai! ha hai! les autr'ha hai!*

Ah c'est vous, M. l'entrepreneur. Je vous trouve donc partout.

BLONDEAU.

Je vous ai déjà dit que je n'étais pas un entrepreneur...

ROSSIGNOL.

Ah! pardon... c'est vrai, (*regardant Etienne.*) A la bonne heure, Etienne, tu as ôté ton déguisement: si nous avions été dans le carnaval, j'aurais dit bon: allons au Wauxhall; mais pour dire la vérité, ça ne t'allait pas du tout.

ÉTIENNE.

Je le sais bien.

ROSSIGNOL (*riant*).

C'est que tu avais l'air si cocasse.

ÉTIENNE (*se fâchant.*)

Vas-tu recommencer ?

ROSSIGNOL.

Non : laisse donc ! je viens dans une autre intention. Je suis dans ce moment ici un ambassadeur.

ÉTIENNE.

Bah !

ROSSIGNOL.

Est-ce que les amis ne viennent pas d'apprendre la nouvelle de ta fortune ? c'est moi qui la leur zi ai racontée : faut voir comme ils y ont été sensibles ! mais il y a une grande affaire dans ce moment ici, et pour traiter tout cela ensemble, comme ton ami intime ; je suis chargé de t'inviter de leur part, à dîner chez le marchand de vin au passage de la mer rouge.

ÉTIENNE.

C'est là qu'ils sont réunis ?... Bon ! j'irai les retrouver, trinquer avec eux... (*à part.*) et arranger si je peux l'affaire de ce pauvre M. Durand... quelle bonne occasion ! (*haut.*) Va toujours devant, et annonce moi.

ROSSIGNOL.

C'est dit, fais tes affaires. Nous t'attendrons en buvant un coup... Tu trouveras tous les ouvriers de ton chantier, tous bons enfans, et de plus, Giffaut, le charron ; Bonhomme, le maréchal, et Sot-en-l'air, le badigeonneur.

BLONDEAU.

Comment, vous irez avec ces gens là lorsque madame votre mère vous attend ?...

ÉTIENNE.

Vous avez raison... toi, Rossignol, va dire aux amis que je ne tarderai pas à les rejoindre. J'ai mon projet... Monsieur Blondeau vous serez content de moi. (*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

ROSSIGNOL, BLONDEAU.

ROSSIGNOL.

C'était donc ça que vous veniez chercher à la guinguette, vous ?

BLONDEAU.

Est-ce que la fortune de votre ami vous fait de la peine ?

ROSSIGNOL.

Bien du contraire. Nous ne sommes pas jaloux : ce n'est pas comme les gens du beau monde qui se dévoreraient volontiers l'un l'autre.

BLONDEAU.

Ne soyons pas exclusifs, mon brave ; il y a des vices chez l'homme du monde comme chez l'homme du peuple , et l'éducation les affaiblit.

ROSSIGNOL.

Ça voudrait dire que je suis mal élevé : merci ! dame , de mon temps l'enseignement mutuel n'était pas inventé. Je suis né trop tôt ; puisque je suis antérieur à la vaccine !... Ah !... v'la la mère Lambert , adieu M. l'entre... Ah pardon !... C'est que je ne sais pas ce que vous êtes ! et ça gêne.

BLONDEAU.

Je suis homme d'affaires.

ROSSIGNOL.

E ben c'est bon : on sait à quoi s'en tenir. Vous touchez des rentes. Quand j'en aurai , je vous promets ma pratique , par exemple , vous attendrez long temps ! (*il rit.*) Adieu Monsieur... l'homme d'affaires !

## SCÈNE IX.

BLONDEAU , LA MÈRE LAMBERT.

BLONDEAU.

Eh bien , madame Lambert , m'en voulez-vous encore ?

LA MÈRE LAMBERT.

Non , Monsieur , car vous êtes cause que j'ai connu toute l'amitié d'Etienne pour moi. Le bon garçon ! il veut absolument que je partage sa fortune !

BLONDEAU.

Madame Lambert , sa tendresse doit vous flatter : mais vous ne deviez avoir aucune inquiétude pour l'avenir. Je

suis chargé par madame la comtesse de Vernange, de vous assurer qu'elle n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour son fils, et qu'elle doit s'occuper de vous faire un sort, aussitôt que le procès important d'où dépend sa fortune sera jugé.

LA MÈRE LAMBERT.

Eh! monsieur, elle ne me doit rien. J'ai été assez payée par le bonheur d'avoir élevé un enfant comme Etienne.

BLONDEAU.

Ah ça! j'ai une demande importante à vous faire.

LA MÈRE LAMBERT.

Parlez, monsieur, si je puis vous obliger...

BLONDEAU.

Il s'agit de votre nièce, de mademoiselle Denise.

LA MÈRE LAMBERT.

Ah! je devine ce que vous allez me dire. Madame de Vernange ne peut supporter l'idée de ce mariage, mais je crains bien qu'elle ne fasse pas entendre raison à Etienne là-dessus.

BLONDEAU.

Vous croyez qu'il méconnaîtra l'autorité de sa mère, la vôtre?

LA MÈRE LAMBERT.

La mienne? je n'ai jamais eu sur lui que celle de l'amitié, et tout ce qu'il voulait, je le voulais aussi.

BLONDEAU.

C'était le moyen d'être obéie.

LA MÈRE LAMBERT.

Etienne et Denise s'aiment tendrement, et madame de Vernange va faire leur malheur.

BLONDEAU.

Si je consultais mon cœur, je penserais comme vous; mais je suis l'homme d'affaire de madame de Vernange, et ma sensibilité est subordonnée à ses intérêts.

## SCÈNE X.

BLONDEAU, DENISE, LA MÈRE LAMBERT.

BLONDEAU.

Voici mademoiselle Denise, nous allons voir si elle sera raisonnable.

DENISE.

Je croyais trouver Etienne ici.

BLONDEAU.

Non, mademoiselle, il est allé chez sa mère.

DENISE.

Vous le verrez sans doute aujourd'hui monsieur?

BLONDEAU.

Je l'espère bien.

DENISE.

Eh bien! monsieur, épargnez-moi une scène pénible, chargez-vous de dire à Etienne que je renonce à lui, que je le prie de m'oublier; dites-lui bien que c'est moi, moi qui l'engage à revenir à la raison, à l'obéissance qu'il doit à sa mère. Dites-lui pour le consoler, que je ne serai jamais à un autre, que je resterai auprès de notre bonne mère; que j'y remplirai sa place et la mienne, et que je regretterai toujours ce que nous nous étions promis depuis l'enfance.

BLONDEAU.

Eh! mademoiselle, si je lui disais tout cela, je redoublerais son amour pour vous! Tant de bonté, de délicatesse, n'est pas le moyen de vous faire oublier!

DENISE.

Que voulez-vous que je fasse! je ne peux pas parler autrement que je ne pense.

BLONDEAU.

Mais le voilà qui revient: sa visite n'a pas été longue!

## SCÈNE XI.

BLONDEAU, DENISE, ETIENNE, LA MÈRE  
LAMBERT.

ÉTIENNE (*très-ému.*)

Eh bien ! par exemple , ce n'est pas là le moyen d'ob-  
tenir quelque chose de moi !

LA MÈRE LAMBERT.

Qu'as-tu donc , Etienne ?

DENISE.

Comme vous êtes ému.

BLONDEAU.

Encore de la colère ?

ÉTIENNE.

Ah ! laissez-moi... vous êtes venu troubler mon repos ,  
mon bonheur ! J'étais heureux dans mon état , entouré de  
ceux qui avaient l'habitude de m'aimer ! Et voilà qu'on  
vient m'imposer de nouveaux devoirs , une nouvelle con-  
duite ! Je n'y entends rien , je ne veux rien y entendre. Je  
ne changerai pas ! j'aimerai ma nouvelle mère , à la bonne  
heure : mais j'en aimerai deux , et voilà tout. Après ça , si  
madame de Vernange veut contrarier mes inclinations...  
Je suis majeur , j'ai le droit de me conduire tout seul.

LA MÈRE LAMBERT.

Etienne , veux-tu me faire mourir de chagrin ?

DENISE.

Veux-tu faire le malheur de ma vie ?

BLONDEAU.

Vous n'êtes plus le même. Que vous est-il donc arrivé ?

ÉTIENNE.

J'allais revoir ma mère , avec l'intention de lui faire  
connaître mes sentiments. Elle n'était pas seule , malheu-  
reusement ! dès qu'elle m'a vu , elle est venue au-devant  
de moi. — *Ah ! voilà mon fils , a-t-elle dit.* — *Ça ?* a dit en  
me lorgnant d'un air fat , un petit monsieur qui était  
là. — *C'est donc là notre cousin ?* a dit d'un ton goguenard  
un gros personnage à figure insolente. — Je me suis con-

tenu, par égard pour ma mère, seulement je leur ai dit: *je ne vous connais pas, laissez-moi la paix*; mais en termes un peu plus énergiques. — *Il se formera*, leur a dit ma mère. *Mais il n'est déjà pas mal formé comme ça*, a repris le petit monsieur en me toisant du haut en bas. Ah! là-dessus j'allais empoigner une chaise: mais un coup d'œil de Mad<sup>e</sup> de Vernange m'a arrêté. — Et le gros M<sup>r</sup> lui a dit en se levant: c'est aujourd'hui qu'on rapporte notre affaire, je crois que nous ne nous arrangerons pas... Là dessus il est parti en me jetant un regard dédaigneux! — Il est bien heureux que j'aie su me retenir.

BLONDEAU.

Eh bon dieu, c'est au vicomte d'Eristel que vous aviez affaire.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce ce que ça me fait à moi, le vicomte d'Eristel!

BLONDEAU.

C'est lui qui plaide contre votre mère, pour faire annuler l'acte qui vous reconnaît et qui assure sa fortune.

ÉTIENNE.

Eh bien qu'il plaide.

BLONDEAU.

Comme on n'est jamais sûr de rien, avec la justice, votre mère voulait tenter un accommodement.

ÉTIENNE.

Oui, eh bien! j'ai joliment accommodé les choses!

BLONDEAU.

Le vicomte a une sœur qu'il désire vivement marier.

ÉTIENNE.

Qu'il la marie.

BLONDEAU.

Cela n'est pas facile.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que je peux faire à cela, moi?

BLONDEAU.

Votre mère espérait en faisant un mariage, engager le vicomte à se désister de ses poursuites.

ÉTIENNE.

Quel mariage ?

BLONDEAU.

Le vôtre avec mademoiselle d'Erstel.

ÉTIENNE.

Ah! c'est ça? Ma mère ne s'était pas expliquée aussi clairement: mais elle a voulu m'engager à renoncer à Denise, et je lui ai dit que je ne demandais pas mieux que de faire son bonheur; mais qu'il ne fallait pas qu'elle s'opposât au mien. Ah ça, j'ai autre chose dans la tête... Je vous quitte. Je vais retrouver les amis, maintenant!

MADAME LAMBERT.

Tu t'en vas... Ah, à propos: voici une lettre qu'on a apportée en ton absence.

ÉTIENNE.

Merci, ma mère... ( *l'arrêtant* ) Dites-moi donc... ( *regardant autour de lui et parlant plus bas* ) Monsieur Dnrand vous a mis au fait de sa position, n'est-ce pas? Je n'ai pas besoin de vous le recommander.

LA MÈRE LAMBERT.

Sois tranquille, mon enfant, nous pensons l'un comme l'autre... Viens Denise... ( *Etienne prend la main à Denise et à la mère Lambert, elles rentrent* ).

## SCÈNE XII.

ÉTIENNE, BLONDEAU.

ÉTIENNE ( *décachetant la lettre* ).

Pardon, Monsieur Blondeau... ( *il lit* ). Ah! ah! eh bien je n'en suis pas fâché... Il croit peut-être me faire peur...

BLONDEAU.

Qu'est-ce que c'est donc?

ÉTIENNE.

N'est-ce pas un cartel qu'ils appellent ça.

BLONDEAU ( *surpris* ).

Un cartel!

ÉTIENNE.

C'est ce petit Monsieur Firmin qui prétend que je l'ai

insulté, et qui me donne rendez-vous.... justement ce n'est pas loin d'ici, près de la barrière où les amis m'attendent.

BLONDEAU.

Quoi! vous iriez vous battre!

ÉTIENNE.

Ecoutez, Monsieur Blondeau; vous m'avez fait réfléchir tantôt: Oui, j'irai.

BLONDEAU.

Mais vous ne savez pas...

ÉTIENNE.

On sait toujours se défendre quand on a du courage.

BLONDEAU.

Songez, mon ami...

ÉTIENNE.

Je songe que ne je veux point passer pour un lâche... Ma mère aurait du me remettre ce billet plutôt... L'heure approche... Adieu Monsieur Blondeau.

BLONDEAU.

Et un témoin!.. Si je pouvais vous en servir... (à part).  
Peut être arrangerais-je l'affaire.

ÉTIENNE.

Merci. Je prendrai Rossignol en passant.

BLONDEAU.

Réfléchissez encore.

ÉTIENNE.

Mes réflexions sont faites. Ne croyez pas, Monsieur Blondeau, que ce soit à cause de ma nouvelle position que je vais là!— Du tout. C'est Etienne, c'est le charpentier, qui va sur le terrain, et qui va prouver qu'un homme du peuple ne refuse pas plus qu'un autre une partie d'honneur.

BLONDEAU.

Mais malheureux jeune homme! votre mère!...

ÉTIENNE (l'interrompant).

Chut!... Le plus profond silence, j'y compte, Monsieur Blondeau (Il lui prend la main et sort).

**SCÈNE XIII.****BLONDEAU.**

En vérité, ce jeune homme m'étonne ! Le naturel a fait chez lui, ce que l'éducation n'a pas fait chez beaucoup d'autres ! Il est brave, il est étranger à l'intérêt, à l'ambition.... Ma foi, madame de Vernange doit se trouver fort heureuse, il ne déshonorerait pas son nom.... Mais mon dieu ! Ce duel !.. s'il allait se faire tuer. Il aurait mieux fait d'épouser mademoiselle d'Eristel, que d'aller se battre pour les beaux yeux de mademoiselle Denise. Je conçois qu'un titre ne soit rien pour lui, il ne saurait pas en tirer avantage.... Mais la richesse, que diable ! la richesse donne de l'importance... Il est vrai qu'elle ne donne pas toujours de la considération. J'entends une voiture, elle s'arrête à cette porte.... C'est la comtesse de Vernange. (*Il va au devant d'elle*).

**SCÈNE XIV.****BLONDEAU, LA COMTESSE.****BLONDEAU.**

Vous ici, madame ? Vous venez chercher votre fils ?

**LA COMTESSE.**

Je veux lui prouver par cette démarche que rien ne me coûtera pour le rapprocher de moi.

**BLONDEAU.**

Vous aurez de la peine à le faire sortir de ses habitudes.

**LA COMTESSE.**

Je le crains ! Si vous saviez comme il a agi chez moi, devant des gens que j'ai tant d'intérêt de ménager...

**BLONDEAU.**

Il m'a tout conté.

**LA COMTESSE.**

Ce mariage aurait calmé toutes mes craintes.

BLONDEAU.

M. d'Eristel y consentait ?

LA COMTESSE.

Oui avant d'avoir vu mon fils : mais sa conduite... Peut-être avons nous trop pressé cette entrevue.

BLONDEAU.

Il le fallait bien ; votre cause devant être appelée aujourd'hui même.

LA COMTESSE.

Le vicomte avait paru consentir à un accommodement : Le désir de marier sa sœur y entraînait pour beaucoup ; mais sa fierté a repris le dessus, et je n'ai plus d'espoir que dans un jugement.

BLONDEAU.

Il y va de votre fortune !

LA COMTESSE.

De mon nom, de celui de mon fils !

BLONDEAU.

Il y a malheureusement des exemples !..

LA COMTESSE.

Vous savez, mon ami, combien de larmes m'avait coûté cette séparation.

BLONDEAU.

Je sais combien vous méritiez le bonheur que vous avez retrouvé : La présence d'un fils y mettait le comble : mais l'intérêt et la mauvaise foi viennent le troubler. On vous attaque dans ce qui est le plus sensible. J'espère encore. Pardon ! je vous quitte, je cours au palais.

LA COMTESSE.

Prenez ma voiture.

BLONDEAU.

Je vais voir monsieur d'Eristel, il a quelque confiance en moi, je puis lui faire craindre une issue défavorable, obtenir de lui un désistement ! Vous, madame, voyez votre fils, attaquez son cœur, il est bon, l'enveloppe seule est un peu grossière. Faites lui comprendre que par sa faute vous perdriez votre nom, votre fortune.... votre réputation. — Allons, du courage . je vous

enverrai des nouvelles à mesure que les choses prennent une marche ou funeste, ou favorable.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas la force de vous remercier.

BLONDEAU.

Il n'est pas encore temps, madame! sans adieu. (*il sort précipitamment*).

## SCÈNE XV.

LA COMTESSE.

Quelle punition d'une seule faute! c'est l'ambition qui m'a égarée. Ma naissance était obscure, mais honnête; je me suis attachée de préférence parmi mes compagnes, à la jeune baronne d'Herinville. J'ai quitté avec plaisir la modeste demeure de mes parens pour son brillant hôtel. Je n'ai écouté les hommages du chevalier de Ver-nange que parcequ'il était noble! L'étourderie de la jeunesse a rejailli jusque sur mon mon âge mur. Enfin depuis cinq ans, heureuse, riche, titrée, le sort semblait vouloir me dédommager de vingt années de tourmens, et celui qui devait mettre le comble à mon bonheur, sera la cause de ma ruine!

## SCÈNE XVI.

ROSSIGNOL, ÉTIENNE, LA COMTESSE.

ÉTIENNE (*la main enveloppée*).

Ce n'est rien, ce n'est rien, une égratignure.

ROSSIGNOL.

Je te dis que tu as eu tort: il valait bien mieux s'al-ligner à la papa... là... (*il fait un geste populaire*).

ÉTIENNE (*à demi voix*).

Paix! voilà quelqu'un! pas un mot! Ah ça, toi, va chercher les autres. Je leur ai dit en passant pourquoi je ne m'arrêtais pas. Ils m'ont donné leur parole de venir me trouver ici... qu'ils n'aillent pas y manquer.

ROSSIGNOL.

Y manquer! quand on a fait le signe des compagnons du devoir!.. Non! c'est sacré.

ÉTIENNE.

Va, et dépêche-toi: il s'agit d'obliger (*Rossignol sort en courant*).

## SCÈNE XVII.

ÉTIENNE, LA COMTESSE.

ÉTIENNE (*s'approchant de la comtesse qui est absorbée dans la rêverie*).

Quelle est cette Dame? Dieu! madame de Vernange! Vous ici madame!

LA COMTESSE.

J'ai voulu voir la demeure où mon fils a passé ses premières années. Mais qu'avez-vous! êtes-vous blessé?  
(*Elle paraît vivement émue*).

ÉTIENNE.

Ne faites pas attention madame... c'est...

LA COMTESSE.

En travaillant... un de vos outils peut-être?

ÉTIENNE.

Oui, oui, en travaillant, mais que ça ne vous inquiète pas. Ce n'est qu'une légère blessure. Parlons de vous. Vous venez me gronder!

LA COMTESSE (*avec bonté*).

Non, Etienne, non, mon fils, vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'indulgence dans le cœur d'une mère.

ÉTIENNE.

Oh! si: je le sais. La mère Lambert a toujours été bien indulgente pour moi.

LA COMTESSE.

Je le serai autant... plus qu'elle!

ÉTIENNE.

Je suis sorti de chez vous tantôt, bien brusquement.

LA COMTESSE.

J'excuse votre vivacité, le titre de fils inspire beau-

\*

coup d'amour, le mien s'augmente de tout le temps qu'il a été comprimé. Je vous aimais sans vous connaître.

ÉTIENNE.

Et à présent que vous me connaissez, ça va être autre chose, mes manières ne sont pas en rapport avec les vôtres.

LA COMTESSE.

Il vous serait si facile d'en changer!

ÉTIENNE.

Non, madame. Les sentimens sont les mêmes dans tous les hommes, quand ils sont bons et honnêtes; mais les façons, la tournure, les usages du monde c'est bien autre chose.

LA COMTESSE.

Vous ne voudriez pas faire un effort d'où dépendrait le bonheur de ma vie?

ÉTIENNE ( avec élan ).

Ah! madame, je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Si vous étiez dans une position à avoir besoin de moi, je travaillerais, le matin, le soir, le jour, la nuit. Mais malheureusement vous êtes riche.

LA COMTESSE ( avec un sourire amer ).

Ce malheur peut cesser promptement.

ÉTIENNE.

Que voulez vous dire?

LA COMTESSE.

On me conteste ma fortune, mon nom...

ÉTIENNE ( surpris ).

Ah mon dieu, madame!..

LA COMTESSE.

Ne pouvez vous donc pas m'appeller votre mère!

ÉTIENNE.

Eh bien, ma mère. Un nom, de la fortune, ce n'est pas toujours cela qui fait le bonheur! tenez, je vais vous parler avec toute la rusticité de mon état; mais dans toute la franchise de mon âme. D'après ce que m'a raconté cet honnête M. Blondeau qui paraît bien au fait de ce qui nous regarde; cette noblesse dont vous jouissez maintenant, vous ne la devez qu'à un événement

inattendu, vous étiez née... pardon si je blesse votre amour propre, vous étiez née... dans une classe obscure... Ce sont ses propres termes. Je puis vous demander ce qu'était votre père ?

LA COMTESSE.

Sous-officier dans le régiment de M. le baron d'Hérinville

ÉTIENNE.

Eh bien ! le petit fils d'un soldat ne peut-il être artisan ?

LA COMTESSE.

Je vois que je ne vous corrigerai pas ! Etienne, écoutez-moi ; il y a cinq ans que je jouis de la fortune du comte de Vernange, de votre père... Cette fortune, je ne l'ai point considérée comme la mienne. La moitié du revenu vous appartenait, je l'ai soigneusement conservée chaque année... J'avais toujours l'espoir de vous retrouver !... Je voulais que vous fussiez certain alors que votre mère n'avait pas cessé de penser à vous. Voilà le revenu de cinq ans, il est dans ce portefeuille. Vous y trouverez quatre-vingt mille francs qui vous appartiennent en toute propriété.

ÉTIENNE ( *stupéfait* ).

Quatre-vingt mille francs ! (*avec joie*) Ah madame ! ah ! ma mère ! je ne sais plus où j'en suis. Quatre-vingt mille francs ! à moi... voilà mon rêve réalisé ! Ce pauvre Monsieur Durand ! Je répons pour lui, je suis sa caution ! J'achète son chantier, j'entreprends des travaux ! je me fais une réputation dans mon état ! je deviens bientôt un gros entrepreneur, qui fera vivre autour de lui des familles honnêtes et laborieuses... J'ai eu la médaille de l'industrie ! qui est-ce qui dit que dans 15, ou 20 ans, je n'aurai pas la croix d'Honneur ! et je ne la devrai qu'à moi-même, à mon travail, à mon caractère : Ah ! ma mère, cela vaut bien mieux que ce titre de comte, que vous vouliez me faire prendre sans que j'eusse rien fait pour le mériter.

LA COMTESSE (*à part*).

Je suis obligée de l'approuver au fond de mon cœur.

## SCÈNE XVIII.

LES MEMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS (*portant une lettre.*)

Madame la comtesse... c'est de la part de M. Blondeau.

LA COMTESSE.

Donnez... (*le laquais sort.*) Je ne sais si j'aurai la force de la lire.

## SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, ETIENNE.

ÉTIENNE.

Comme vous êtes émue! troublée!

LA COMTESSE.

Mon sort est là. Mais le vôtre est assuré. Je suis tranquille! Tenez, Etienne, lisez cette lettre. C'est de la bouche de mon fils que je veux apprendre la destinée du reste de ma vie.

ÉTIENNE (*lisant.*)

« Madame, ayez du courage... »

LA COMTESSE.

J'en ai.

ÉTIENNE (*lisant.*)

« Le comte d'Eristel vient de gagner son procès. »

LA COMTESSE.

Titre, richesse, tout est perdu : mais il me reste un fils.

ÉTIENNE.

Il vous reste une fortune! Ah! ma mère, ma bonne mère! reprenez ce portefeuille, il est à vous; je n'en veux plus! Je travaillerai comme j'ai fait jusqu'à présent. (*La comtesse repousse la main d'Etienne.*) Vous le refuseriez inutilement, je ne l'accepterai pas. (*Il oblige la comtesse à reprendre le portefeuille.*) Mais on vient! ah! mon Dieu, dans ce moment-ci! que faire?..

## SCÈNE XX.

LES MEMES, ROSSIGNOL, BLIVET, COURTAUD, ouvriers. *Au bruit qu'ils font en arrivant, LA MÈRE LAMBERT ouvre sa porte et paraît avec DENISE, qui se place à gauche, près de la comtesse.*

ROSSIGNOL (*chantant.*)

Ah! hai! bahai! les autr' bahai! Etienne, je te les amène.

ÉTIENNE (*à Rossignol.*)

Paix! tais-toi! Mes amis, pardon. Je suis occupé, je suis en affaires.

LA COMTESSE.

Pourquoi les renvoyer?

BLIVET.

N'ayez pas peur, madame, nous ne nous en irons pas. — Ah ça! Etienne, tu nous as fait dire de venir ici. Je compte que tu seras des nôtres, et que tu vas lâcher le chantier de M. Durand.

ÉTIENNE (*avec fermeté.*)

Non.

BLIVET.

Comment! tu abandonnerais tes camarades!...

ÉTIENNE.

Oui: quand mes camarades se conduisent mal...

BLIVET (*près d'Étienne.*)

Monsieur Durand ne paye pas. On dit qu'il est ruiné.

ÉTIENNE.

Et c'est là le moment que vous prenez pour l'abandonner? Il est dans le malheur, dans la peine, et vous voulez l'y enfoncer davantage. Quel est celui de vous qui n'a pas eu ses momens de gêne? Eh bien! il est souvent venu à votre secours, il vous a fait des avances. Toi, Blivet, je te connais, je parie que tu as aussi des créanciers. Si l'on t'empêchait de travailler, comment t'acquitterais-tu?... Allons, allons, vous n'avez pas réfléchi. Il faut tendre la main à celui qui se noie. Monsieur Durand est menacé de la prison, au lieu de laisser fermer son chantier, tenons-le en activité. Je vous donnerai l'exemple, jo

dirigera les travaux. Prouvons que les ouvriers ont quelquefois mauvaise tête, mais qu'ils ont toujours bon cœur.

BLIVET.

Mais écoute donc, Etienne ; moi, je dois parce qu'il m'est dû.

ÉTIENNE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il te faut ? Je te l'avancerai ; je te prêterai ce dont tu as besoin : mais M. Durand est un honnête homme. Nous lui avons tous de l'obligation, nous avons tous mangé son pain !...

TOUS.

Etienne à raison.

ÉTIENNE.

Croyez-moi, chacun à son poste, et, quand il viendra, qu'il voye son chantier en activité.

BLIVET.

Tu sais que je ne suis pas méchant... mais j'ai comme ça une tête... A l'ouvrage !

TOUS.

A l'ouvrage ! ( *Ils entrent en tumulte dans le chantier et se mettent à l'ouvrage.* )

LA MÈRE LAMBERT ( *avec affection.* )

C'est bien, Etienne, ce que tu as fait là.

LA COMTESSE.

Oui. Chaque instant m'apprend à l'apprécier davantage... Madame Lambert, Etienne honore celle qui a pris soin de former son cœur. Je suis heureuse de pouvoir vous en témoigner toute ma reconnaissance.

LA MÈRE LAMBERT.

Madame !...

LA COMTESSE.

Aimable Denise, vous aimez Etienne, vous serez heureuse d'être sa femme ( *Prenant le portefeuille.* ) Offrez lui cette dot. De votre main, il ne la refusera peut-être pas !

ÉTIENNE.

N'accepte pas, Denise, si tu savais...

LA COMTESSE ( *avec douceur.* )

Mon fils, vous voudrez bien m'obéir au moins une fois. Réalisez vos projets. Devenez chef d'atelier, père de fa-

mille... Il y aura peut-être une place pour moi dans votre maison ? ( *Elle lui tend la main.* )

ÉTIENNE ( *avec délire.* )

Grand Dieu ! quel excès de bonheur ! ma tête n'y suffit pas. Quoi ! je passerais mes jours au milieu de vous ! près de ma femme, entre mes deux mères... car j'en aurai toujours deux !

( *Il les prend à bras-le-corps et les serre contre lui avec exaltation.* )

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, BLONDEAU.

BLONDEAU ( *avec empressement.* )

Madame la comtesse ! madame la comtesse !

LA COMTESSE ( *avec sang-froid, toujours dans les bras d'Étienne.* )

Pourquoi donc me donnez-vous encore ce titre?... N'ai-je pas perdu mon procès ?

BLONDEAU.

Oui, madame. Mais seulement sous le rapport de la fortune. Votre acte de mariage est reconnu valable... votre titre, le nom de votre fils !...

LA COMTESSE ( *s'écriant.* )

Son nom !... Ah ! voilà tout ce que je désirais ! Denise, vous épousez Étienne de Vernange.

ÉTIENNE ( *avec élan.* )

Ma bonne, mon excellente mère !

( *Courant à la porte de sa maison :*

Monsieur Durand ! Monsieur Durand !

## SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, DURAND.

ÉTIENNE.

Vous pouvez paraître ! vous avez trouvé une caution, un acquéreur pour votre chantier. Vos travaux reprennent toute leur activité... Tenez, regardez vos compagnons.

( *Dans ce moment on voit tous les ouvriers à la besogne ; les*

*scieurs de long sont sur leurs tréteaux, les charpentiers tallent ou transportent des pièces de bois, d'autres les assemblent; ils ont des rubans à leurs chapeaux. Ils s'écrient tous ensemble : )*  
Vive M. Durand!...

DURAND.

Ah! mon ami, c'est vous qui me sauvez l'honneur.

ROSSIGNOL.

Etienne a mené ça chaudement. sans compter qu'il s'est battu avec son rival, et qu'il en est quitte pour trois lignes de fer dans le bras!

TOUS.

Comment!

ÉTIENNE (*vivement.*)

Paix donc!

ROSSIGNOL.

Ah ben! c'est dit. Oui, ils ont écroisé le fer.

( LA MÈRE LAMBERT et LA COMTESSE courant à Etienne. )  
Mon fils!

ROSSIGNOL.

S'il m'avait laissé faire, moi... j'en aurais fait de la limaille!

ÉTIENNE.

Cela n'a rien de dangereux. (*à la comtesse.*) Ah ça, ma mère, vous me permettez d'acheter un chantier?

LA COMTESSE (*souriant.*)

Oui, mon ami, dans ce siècle l'industrie ne déroge pas:

ÉTIENNE.

Eh bien! Rossignol, me voilà entrepreneur...

ROSSIGNOL.

Tu ne prendras pas d'autre serrurier que moi, hein?...

ÉTIENNE (*gaiement.*)

Est-ce qu'on oublie les amis!

TOUS LES OUVRIERS.

Vive Etienne!

( Etienne serre la main de Rossignol, se tourne du côté de madame de Vernange et de la mère Lambert, les presse encore une fois dans ses bras. Le rideau baisse. )

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.